

Passion Champollion





Laurence Engel
Présidente de la
Bibliothèque nationale
de France

Que peut la culture dans les moments sombres de l'histoire ? Que peut-elle pour ceux qui luttent ? Que peut-elle pour ceux qui observent, impuissants ? Ces questions ne cessent jamais de s'élever lorsqu'on regarde le monde tel qu'il va, avec son lot d'injustices et de douleurs ; et plus encore lorsque, comme aujourd'hui en Ukraine, gronde le canon, pleuvent les missiles, se déploient les armées.

C'est pourtant dans ces temps de conflit que la réponse la plus sûre s'exprime : non pas pour exiger benoîtement de la culture ce qu'elle n'a pas à réaliser, elle qu'on ne saurait instrumentaliser ; mais dans la voix et les actes de ceux qui sont directement en prise avec ces événements et qui trouvent dans l'art tantôt un refuge, tantôt une arme. Nos collègues ukrainiens nous disent ainsi sans équivoque : parlez de nous, parlez de notre culture, montrez notre patrimoine, et nous serons alors un peu davantage vivants. La culture et le savoir sont bien sûr des armes. Des armes d'émancipation contre les asservissements et les manipulations, des armes pour penser le monde, des armes pour que l'aspiration au bonheur et à la liberté continuent d'avoir droit de cité. Voilà aussi ce que signifie le travail que nous produisons, ici à la BnF.

Au fil des pages de ce numéro de *Chroniques* qui présente la programmation culturelle de ce printemps et l'actualité de la Bibliothèque, le lecteur croiera des figures multiples qui témoignent de cet engagement pour la culture et le savoir. D'abord Jean-François Champollion qui, animé par sa soif de connaissance et sa passion pour l'Égypte, réussit il y a deux cents ans à déchiffrer les hiéroglyphes, permettant au monde de redécouvrir une civilisation disparue. L'exposition *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes* plonge le visiteur au cœur de la démarche du savant et met en lumière le rôle majeur qu'a joué la Bibliothèque dans cette aventure. Une autre exposition, *Visages de l'exploration au XIX^e siècle. Du mythe à l'histoire*, réalisée à partir des fonds de la Société de géographie que la Bibliothèque conserve en dépôt, propose quant à elle de regarder autrement le grand récit de l'exploration et de ses héros pour en déconstruire la mythologie et la confronter à la réalité historique. Une troisième présente un ensemble de tirages du fonds donné à la BnF par les photographes de l'agence NOOR, qui a pour ambition de témoigner de la condition de ceux qui souffrent, se battent ou subissent, partout dans le monde. Avec des sujets aussi variés que les Printemps arabes, les conflits en Irak, en Tchétchénie, ou encore la société américaine, leurs images nous invitent à garder les yeux grand ouverts.

Côté auditoriums, les masterclasses littéraires accueillent Joy Sorman, Laurent Mauvignier, Jean-Claude Mourlevat, Svetlana Alexievitch, et une série de conférences s'intéresse à l'archéologie des écritures anciennes. Et la Saison musicale européenne organisée en partenariat avec Radio France dans le cadre de la présidence française du Conseil de l'Union européenne se poursuit, témoignant au fil des concerts de la force des liens qui unissent les cultures du continent européen. Oui : gardons les yeux et les oreilles grand ouverts. ©

La culture comme une arme

4 **Grand angle**
Passion Champollion
6 Dans les pas de Champollion
12 Au chevet du rouleau de Padiimenipet

14 **Expositions**
17 Visages de l'exploration
18 Explorateurs de l'ombre
18 15 ans de l'agence NOOR
20 Le site Richelieu, histoire d'une renaissance
22 Pierre Boulez
24 Hors les murs

26 **Manifestations**
Saison musicale européenne
28 Lanterne magique
29 Jean-Claude Mourlevat
30 L'humour et le rire
31 Archéologie des écritures anciennes

32 **Collections**
Charles Gounod
34 Émile Zola
35 Simone de Beauvoir
36 Léon Bloy
37 André Gide
38 Édition phonographique
39 Maison Jean-Vilar

40 **Échos de recherche**
Les couleurs à la loupe
42 Sur la piste des papyrus
44 Voyage en fonds inconnu

46 **Les coulisses**
Entretien avec Kevin Riffault

En couverture
Épervier emblématique extrait du Panthéon égyptien, collection des personnages mythologiques de l'ancienne Égypte, de Jean-François Champollion, illustrations de Léon-Jean-Joseph Dubois, 1823
BnF, Arsenal

Les hiéroglyphes utilisés dans ce numéro ont été réalisés avec le logiciel JSesh/S. Rosmorduc

Publication

Le numéro 3 de *RetroNews La Revue* est paru

RetroNews / La Revue explore les événements et les périodes historiques comme autant de « moments » dont la presse s'est fait l'écho. Son troisième numéro propose un dossier spécial sur le XIX^e siècle et les explorations, en écho à l'exposition présentée sur le site François-Mitterrand de la BnF à partir du 10 mai (voir p. 14). Camille Lefebvre et Aurélia Michel interrogent les figures des explorateurs et les imaginaires coloniaux, tandis que Laure Demougin questionne la forme des récits d'exploration dans la presse coloniale. Les deux autres chapitres de la revue sont consacrés pour l'un aux héros et anti-héros du roman national (avec les contributions de Jean-Clément Martin sur les figures révolutionnaires ou un grand entretien de Colette Beaune et Antoine Prost sur la figure de Jeanne d'Arc) et pour l'autre au cinéma populaire des années 1930.

Revue disponible en kiosque et en librairie

« Pendant longtemps, l'explorateur européen, incarné le plus souvent par un jeune homme blanc, que l'on connaît bien par toute la littérature populaire [...], a rendu invisibles d'autres visages de l'exploration, d'autres traditions de voyages. »

Hélène Blais

(voir page 17)

Appel à chercheurs

Devenez chercheur associé !

Chaque année, la BnF accorde le statut de « chercheur associé » à une dizaine de jeunes chercheurs, dans le cadre d'un appel leur permettant de proposer des sujets d'étude et de valorisation des collections ou de choisir parmi ceux que suggère la Bibliothèque. Toutes les disciplines sont concernées. Accueillis au sein d'un département, ils bénéficient d'un accès facilité aux collections et aux services de la BnF. Les candidats pour l'année 2022-2023 ont jusqu'au 25 avril pour répondre à la nouvelle édition de cet appel, qui inclut également trois bourses spécifiques pour des recherches portant sur la photographie, les humanités numériques ou l'histoire de la Bibliothèque.

bnfaac2022.sciencescall.org

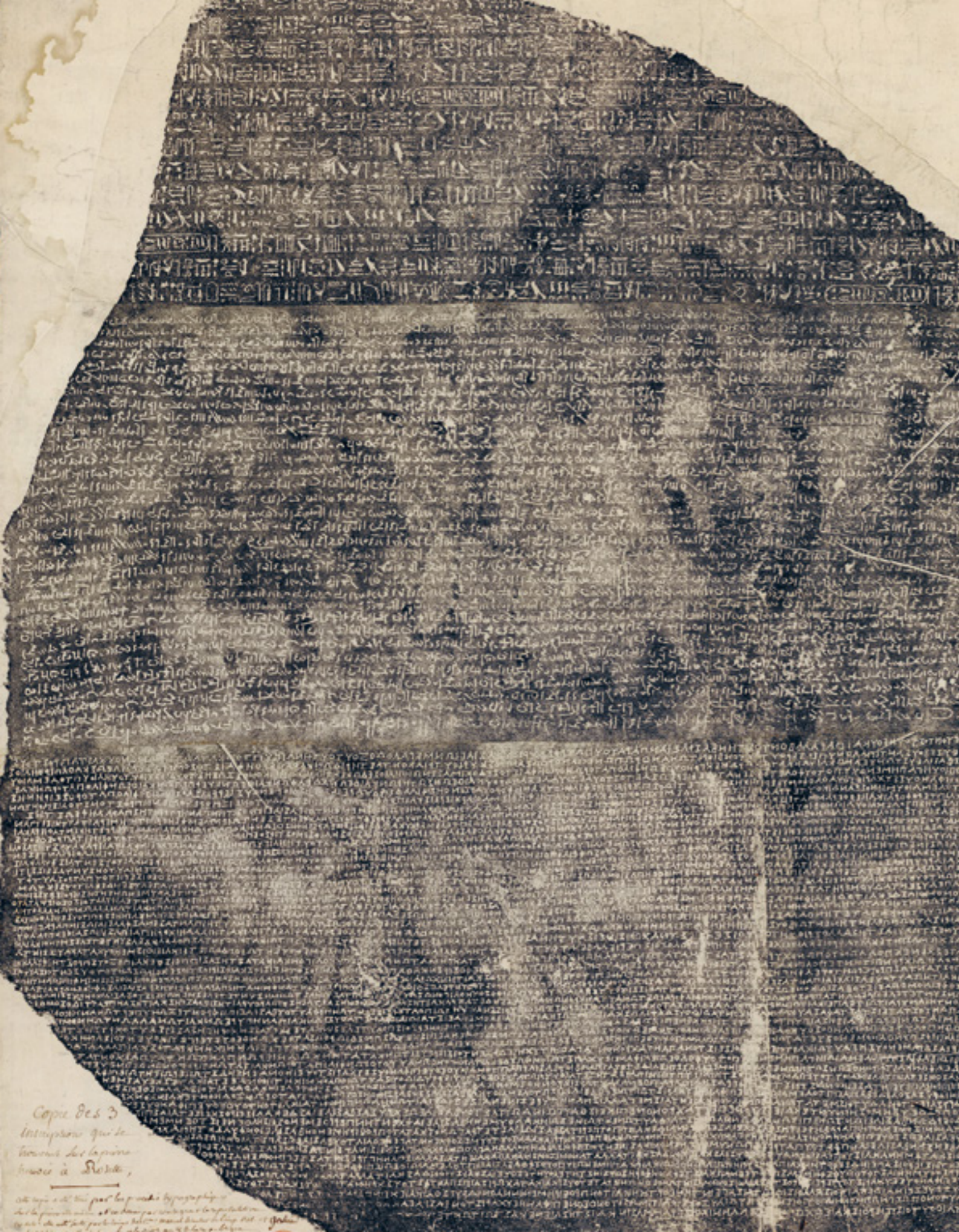


Au chevet du rouleau de Padiimenipet (voir page 12)

Numérisation des collections

Tracts de mai 1968

Les journées de mai-juin 1968 ont vu fleurir dans toute la France des dizaines de milliers de tracts et documents émanant du monde étudiant, politique, syndical et ouvrier, que le service de l'Histoire de France de la Bibliothèque nationale s'est à l'époque attaché à collecter. Ce fonds initial, enrichi au fil des années par des dons et des échanges, est aujourd'hui conservé au sein du département Philosophie, histoire, sciences de l'homme de la BnF. Intégralement numérisés, les quelque 10 000 documents qui le composent sont désormais consultables dans les emprises de la BnF via Gallica intra muros (rubrique "Collections", sous-rubrique "Livres et textes").



PASSION CHAMPOLLION

À gauche
Copie des trois
inscriptions qui se
trouvent sur la pierre
de Rosette, estampage
à l'encre noire sur
papier vergé
BnF, Manuscrits



À droite
Thot, dieu de l'écriture,
tiré du *Panthéon
égyptien, collection des
personnages
mythologiques de
l'ancienne Égypte*,
de Jean-François
Champollion,
illustrations de
Léon-Jean-Joseph
Dubois, 1823
BnF, Arsenal

La Bibliothèque fête le bicentenaire de la naissance de l'égyptologie avec l'exposition *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes*. Pensée pour un public familial, elle conduit le visiteur dans les pas d'un savant passionné, à la découverte des techniques utilisées pour comprendre les langues et écritures perdues.

*Copie des 3
inscriptions qui se
trouvent sur la pierre
appelée à Rosette,*

*elle est... par les premiers hiéroglyphes...
de la pierre de Rosette... et de Champollion...
qui a été... par les premiers hiéroglyphes...*

L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes | Du 12 avril au 24 juillet 2022

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Vanessa Desclaux, BnF, département des Manuscrits, Hélène Virenque, BnF,

département Littérature et art, Guillemette Andreu-Lanoë, musée du Louvre, directrice

honoraire du département des Antiquités égyptiennes

En partenariat avec ARTE, Le Parisien week-end, La Croix,

Connaissance des Arts et France Culture

Autour de l'exposition : voir agenda p. 4

DANS LES PAS DE CHAMPOLLION

La BnF inaugure l'année Champollion avec une exposition qui invite à suivre le cheminement du déchiffreur des hiéroglyphes en montrant le caractère lumineux et novateur de sa méthode. *Chroniques* a rencontré les commissaires de l'exposition, Guillemette Andreu-Lanoë, Vanessa Desclaux et Hélène Virenque, trois égyptologues qui partagent une même fascination pour les langues et la civilisation de l'Égypte antique.

Chroniques : Pourquoi présenter une exposition sur Jean-François Champollion à la BnF ?

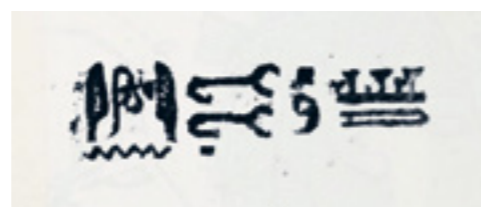
Vanessa Desclaux : D'abord parce que ce qu'on appelle les « papiers Champollion », qui regroupent les notes de travail du savant, sont conservés au département des Manuscrits de la BnF. Il s'agit à la fois de brouillons de textes, de fiches de lecture, de dessins, de calques, de planches découpées dans d'anciennes publications, qui documentent toute l'activité scientifique de Jean-François Champollion et rendent compte de sa progression dans la connaissance des langues et de la civilisation égyptiennes. Et il se trouve que ces papiers entrent en résonance avec de nombreux documents concernant l'Égypte antique qui sont conservés dans les différents départements de la Bibliothèque – papyrus, bronzes égyptiens antiques, cartes, photographies ou estampes documentant les voyages en Égypte au XIX^e siècle... N'oublions pas que la Bibliothèque a constitué au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles un lieu très important pour la naissance de l'égyptologie (voir encadré ci-contre).

Comment ces « papiers Champollion » sont-ils arrivés à la Bibliothèque ?


Vanessa Desclaux : Champollion meurt très jeune, en 1832, soit seulement dix ans après la publication de la *Lettre à Dacier*, dans laquelle il expose sa découverte du déchiffrement des hiéroglyphes ; c'est cette lettre qui marque la naissance de l'égyptologie

Ci-dessus
Nom de Champollion
écrit en hiéroglyphes,
extrait de la *Lettre à
M. Dacier*, par
Jean-François
Champollion, 1822
BnF, Arsenal

Ci-contre
Portrait de
Jean-François
Champollion,
égyptologue, par Léon
Cogniet, 1831
Musée du Louvre




La Bibliothèque, lieu fondateur de l'égyptologie

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, le cabinet des Médailles et antiques – ancêtre de l'actuel département des Monnaies, médailles et antiques de la BnF – constitue un lieu important pour tous ceux qui s'intéressent à l'Antiquité. Un muséum des Antiques y a été ouvert en 1795 pour mettre en valeur les collections qui s'enrichissent des acquisitions égyptiennes faites par l'État. Aubin-Louis Millin, successeur de l'abbé Barthélemy à qui l'on doit le déchiffrement des alphabets palmyrénien et phénicien, y dispense le premier cours public d'archéologie. Il est l'un de ceux qui conseillent à Jacques-Joseph Champollion-Figeac de faire venir son frère cadet à Paris pour qu'il y achève ses études. Grâce à Millin, Jean-François Champollion fréquente dans les années 1810 d'anciens membres de l'expédition d'Égypte, des voyageurs et des orientalistes. Il y fait la connaissance de plusieurs de ses futurs collaborateurs, dont Léon-Jean-Joseph Dubois, archéologue et lithographe avec qui il voyage en Italie en 1826 et à qui il confie les illustrations de son *Panthéon égyptien*. 





Les « papiers Champollion » dans les expositions du bicentenaire


Une quinzaine d'expositions organisées dans des institutions françaises ou européennes célèbrent cette année le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes. Plusieurs d'entre elles présenteront des volumes des « papiers Champollion » conservés dans les collections du département des Manuscrits. Outre les volumes visibles jusqu'au 24 juillet dans la grande galerie du site François-Mitterrand de la BnF, d'autres seront prêtés au Mucem pour *Pharaons superstars* (22 juin – 17 octobre 2022), au musée royal de Mariemont en Belgique pour *Égypte. Éternelle passion* (24 septembre 2022 – 16 avril 2023), au Louvre Lens pour *Champollion. La voie des hiéroglyphes* (28 septembre 2022 – 16 janvier 2023), ainsi qu'au Collège de France (15 septembre – 28 octobre 2022) et au British Museum (octobre 2022 – février 2023). 

Ci-contre
Deux extraits des « papiers Champollion »

En haut
Dessin de l'ostracon du bélier d'Amon conservé au musée de Turin, par Jean-François Champollion, 1824-1826
BnF, Manuscrits

En bas
Carnet de notes manuscrites contenant des copies d'inscriptions de momies effectuées par Jean-François Champollion au musée de Turin, 1824-1826
BnF, Manuscrits

Prolonger l'aventure Champollion sur le web

Les secrets des hiéroglyphes s'explorent aussi en ligne. Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF, permet de feuilleter la *Grammaire égyptienne*, le *Panthéon égyptien* ainsi qu'une cinquantaine de volumes des « papiers Champollion » (c.bnf.fr/Paq). Sur le portail de ressources pédagogiques, des articles, des albums d'images, des vidéos, des documents inédits et un podcast invitent à découvrir la vie et l'œuvre de l'égyptologue (champollion.essentiels.bnf.fr). 

« Champollion met du sentiment dans son travail, ce qui est plutôt rare chez un savant ! »



Catalogue
L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes, sous la direction de Guillemette Andreu-Lanoë, Vanessa Desclaux et Hélène Virenque
256 pages, 130 ill.
29 €

dont on célèbre cette année le bicentenaire. Son frère Jacques-Joseph, dit Champollion-Figeac, qui est à l'époque en poste au cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque, insiste auprès du roi pour faire acheter les papiers de son cadet et fournir ainsi une pension à sa veuve et sa fille. Ces papiers sont alors reliés en 88 volumes. Si certains d'entre eux sont bien connus et souvent prêtés pour des expositions – ce sera le cas encore cette année (voir encadré ci-contre) –, ils n'ont pas été explorés dans leur totalité. Or ces documents sont extraordinaires...

Guillemette Andreu-Lanoë : Oui, extraordinaires... et très précieux pour les égyptologues et pour les musées concernés. Un exemple : Champollion notait scrupuleusement les couleurs employées sur les monuments qu'il étudiait ; mais certaines de ces couleurs ont perdu leur éclat ou ont été effacées depuis. La justesse et la précision du travail de copie effectué dans ces papiers permettent donc de restituer l'état aujourd'hui disparu de monuments et inscriptions antiques. En cela, ils constituent une source exceptionnelle pour les chercheurs. Dans le cadre de la préparation d'une autre exposition qui aura lieu cette année au Mucem, *Pharaons superstars*, j'étais venue il y a quelques années consulter ces papiers à la BnF. Je pensais en avoir pour deux jours, je suis restée une bonne semaine – et j'aurais pu y passer des mois.

Hélène Virenque : C'est d'ailleurs ce que nous avons fait par la suite, en unissant nos forces ! Pendant trois mois, nous avons parcouru chaque volume. Ce travail a consisté à identifier les différentes écritures – celles de Jean-François Champollion, de son frère, de ses collaborateurs –, puis à rechercher dans les collections des musées les objets, monuments ou œuvres correspondant aux dessins et aux calques. Nous avons ainsi pu emprunter au musée du Louvre et au musée de Turin des pièces dont on sait que Champollion les a vues, observées et copiées.

Comment ce travail de fond sur les « papiers Champollion », mené collectivement, a-t-il contribué à orienter le propos de l'exposition ?

G. A.-L. : La consultation assidue des papiers nous a permis

d'entrer dans l'intimité de la démarche de Champollion, de le suivre au musée égyptien de Turin, où il s'est rendu pour éprouver la justesse de son système de déchiffrement, de partager ses émotions, ses frustrations, ses enthousiasmes... Car Champollion met du sentiment dans son travail – ce qui est plutôt rare chez un savant ! L'exposition restitue cela, en plaçant le visiteur dans les pas du déchiffreur.

V. D. : Il y a quelque chose de fabuleux à voir comment ce très jeune homme se lance tout seul dans une entreprise monumentale. En vingt ans, il accumule une somme de connaissances phénoménale. Il apprend à maîtriser, outre le latin et le grec, bien sûr, des dizaines de langues et d'alphabets différents – du runique à l'hébreu en passant par le syriaque, l'arabe, le copte, le sanscrit, l'araméen, l'étrusque, le gaulois, les hiéroglyphes mexicains et même le chinois ! – tout en recopiant toutes les inscriptions hiéroglyphiques sur lesquelles il peut mettre la main. Peu à peu, on assiste à la mise en marche d'un esprit tout entier tourné vers la compréhension d'une civilisation dont, à l'époque, on ne savait absolument rien ! C'est cette aventure humaine – et le rapport à l'écrit et au patrimoine qu'elle révèle – que l'exposition permet d'appréhender.

H. V. : Nous avons aussi cherché à montrer que cette entreprise ne peut pas être résumée à un « éclair de génie » de la part de Champollion, mais qu'elle repose sur une rigueur et une abnégation peu communes qui se font jour dans sa méthode de travail.

En quoi consiste la méthode Champollion ?

H. V. : Elle se caractérise à la fois par la maîtrise approfondie des langues anciennes qu'évoquait Vanessa, et par la collecte inlassable de textes et d'inscriptions. Cette quête le mène à la Bibliothèque – où il étudie les documents rapportés de la vallée du Nil par les voyageurs du début du siècle –, mais aussi dans divers musées d'Europe puis en Égypte où il finit par se rendre en 1828. Il constitue ainsi un recueil d'inscriptions relevant de types de textes, de périodes et de provenances variées. En associant ces différentes sources et en

étudiant des documents multilingues comme la pierre de Rosette découverte en 1799, dont il s'était procuré un estampe, il parvient à déchiffrer les hiéroglyphes puis à établir sa *Grammaire égyptienne*, publiée après sa mort.

V. D. : Il faut bien comprendre que Champollion ne se contente pas de déchiffrer l'écriture hiéroglyphique : il mène conjointement l'étude des écritures démotique, hiératique et hiéroglyphique, tout en accroissant la connaissance du copte – dont il double le vocabulaire connu ! Et il ne s'arrête pas là : le déchiffrement de l'écriture entraîne la compréhension de la langue, qui elle-même conduit à l'exploration de la civilisation égyptienne. Et il fait tout cela avec une rapidité confondante ! À peine cinq ans après la *Lettre à Dacier*, quand le voyageur Frédéric Cailliaud, revenu d'Égypte, lui confie un rouleau trouvé sur une momie dans un cercueil (voir p. 12), il est en mesure de le traduire, mais aussi de comprendre le rituel funéraire dans lequel il s'inscrit.

H. V. : Il ranime et rend cohérente toute une civilisation alors méconnue. En cela, c'est le fondateur d'une discipline scientifique, l'égyptologie, qu'il déploie très rapidement dans les trois principaux centres de l'activité savante de l'époque – au musée du Louvre, où il occupe dès 1826 le premier poste de conservateur des antiquités égyptiennes, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dont il est élu membre en 1830, et au Collège de France où il inaugure en 1831 la chaire d'archéologie.

G. A.-L. : Car Champollion est aussi un historien de l'art ! Il a à cœur de voir l'Égypte gagner son rang dans les grands arts de l'Antiquité, au même titre que la Grèce et Rome – ce qu'il fait en aménageant les premières salles consacrées à l'art égyptien dans l'aile Sully du musée du Louvre.

L'exposition donne aussi à voir l'homme qu'était Champollion, travailleur acharné à la personnalité bien trempée, et la relation forte qu'il entretenait avec son frère...

V. D. : Il y a une chose frappante chez les deux frères Champollion : leur caractère combatif ! Ils sont toujours en train de batailler, que ce soit pour se faire une place dans l'élite intellectuelle parisienne, pour lever les fonds nécessaires aux travaux de Jean-François ou à son voyage en Égypte. Mais ils bataillent aussi entre eux, quand les recherches du cadet s'engagent dans des directions que l'aîné voit d'un mauvais œil, comme par exemple au moment où le jeune Champollion se met à étudier le breton ou le chinois, contre l'avis de son frère. L'aîné guide et conseille son cadet, le rabroue parfois, mais c'est aussi lui qui l'épaule quand il traverse des phases d'abattement, qui l'encourage et qui, après sa mort, milite pour la reconnaissance de son travail.

G. A.-L. : Ce qui est aussi remarquable chez Champollion, c'est qu'il est l'inverse d'un esprit froid : c'est un amoureux de l'Égypte, animé par une passion et une volonté qui forcent l'admiration et dont nous avons voulu rendre compte avec cette exposition. ☉

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem



En haut
Karnak, par
François-Charles
Cécile et Charles-
Louis Balzac, 1798-1812
BnF, Estampes et
photographie

Ci-dessus
Couvercle du cercueil
de Padiimenipet, mort
le 2 juin 116 sous le
règne de Trajan
Musée du Louvre
C'est dans ce cercueil
que fut trouvé le rouleau
de Padiimenipet qui a
fait l'objet d'une
restauration minutieuse
(voir p. 12 et 13)



Écritures d'ailleurs et d'aujourd'hui

Le long du parcours de l'exposition présentée sur le site François-Mitterrand de la BnF, une dizaine de vitrines invitent à mettre en relation le déchiffrement des hiéroglyphes entrepris par Champollion avec des œuvres ou travaux plus récents qui interrogent notre rapport à l'écriture et aux langues. Le décryptage du code hiéroglyphique servant à noter la langue égyptienne fait ainsi écho aux calligrammes d'Apollinaire ou aux expérimentations lettristes d'Isidore Isou dans lesquelles signes et sens se complètent, se combinent ou se dissocient. La problématique de l'ordre à adopter pour présenter les mots d'une langue qui ne dispose pas d'alphabet – à laquelle Champollion a été confronté dans l'élaboration de son lexique égyptien – permet d'explorer divers systèmes de classement, depuis d'anciens dictionnaires arabes jusqu'aux nuages de mots qu'a fait naître le numérique. ☉

Ci-contre
Sethi I^{er} et Hathor,
extrait de *Monuments
de l'Égypte et de la
Nubie*, par
Jean-François
Champollion et
Alexandre Duchesne,
1835-1845
BnF, Manuscrits

Une exposition à voir en famille

Pour accompagner le jeune public dans *L'aventure Champollion*, la BnF propose plusieurs dispositifs : un livret-jeu conçu autour d'une énigme à élucider ; un parcours de visite spécifique, jalonné par six stations thématiques – les grands dieux égyptiens, le voyage de Champollion en Égypte en 1828-1829 ou encore la grande carte du ciel de Dendara –, et enfin une visite-atelier (« Le petit scribe ») pour les enfants de 5 à 11 ans. Les plus jeunes (de 5 à 8 ans) pourront découvrir l'histoire du dieu Thot et les outils du scribe, puis écrire leur prénom sur un papyrus, et les plus grands (de 8 à 11 ans) créer un alphabet imaginaire inspiré de l'écriture hiéroglyphique, puis écrire à Champollion sur un papyrus. ☉

AU CHEVET DU ROULEAU DE PADIIMENIPET

Présenté dans l'exposition *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes*, le papyrus égyptien connu sous le titre de *Livre des Respirations de Padiimenipet*, conservé au département des Manuscrits de la Bibliothèque, a fait l'objet d'une restauration minutieuse. *Chroniques* a accompagné Vanessa Desclaux, co-commissaire de l'exposition, dans l'atelier où travaille la restauratrice Ève Menei.

En cette froide matinée de décembre, posé sur la table d'un atelier proche du cimetière du Père-Lachaise à Paris, il focalise tous les regards. Le *Livre des Respirations de Padiimenipet*, papyrus égyptien datant du début du II^e siècle après Jésus-Christ, est au centre d'une discussion engagée par la restauratrice Ève Menei, qui s'interroge sur la nature de l'outil employé par le scribe pour écrire les inscriptions. Penchée sur le papyrus, Vanessa Desclaux, conservatrice chargée de la collection des manuscrits d'Égypte antique à la BnF, souligne la régularité et l'élégance de la graphie, en indiquant çà et là les quelques signes représentant un soleil, un siège ou un cobra.

Un papyrus trouvé sur la momie de Padiimenipet

Ce Livre des Respirations, proche des plus connus Livres des Morts, détaille les formules qui, selon les croyances répandues dans l'Antiquité égyptienne, garantissaient l'accès du défunt à l'au-delà. Aujourd'hui conservé au département des Manuscrits de la BnF sous la cote Égyptien 152, il provient de la sépulture de Padiimenipet, fils de Sôter, grand notable thébain, mort le 2 juin 116 à l'âge de 21 ans. Les différents éléments de cette sépulture, découverte sur le site de Gourna en Égypte, ont été rapportés au début des années 1820 par le voyageur Frédéric Cailliaud ; il avait alors confié la traduction du papyrus à Jean-François Champollion qui la publia en 1827. « *Le cercueil et la momie qu'il contenait ont d'abord été déposés au cabinet des Antiques de la Bibliothèque, raconte Vanessa Desclaux, avant de rejoindre les collections du musée du Louvre en 1907, tandis que les papyrus furent transférés entre 1856 et 1860 au cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque, ancêtre de l'actuel département des Manuscrits.* »

« Il faut y aller en douceur, avec parfois deux ou trois remises à plat successives »

Une collection en danger

En 2018, à l'occasion d'une demande de prêt pour l'exposition *Servir les dieux d'Égypte* au musée de Grenoble, des dépôts blanchâtres sont constatés sur les papyrus qui s'appêtent à être exposés. Un diagnostic de la collection est alors entrepris. Le verdict est sans appel : une partie des documents, dont le *Livre des Respirations de Padiimenipet*, est en danger. Les dégradations constatées sont notamment dues au conditionnement adopté durant le XIX^e siècle. Mis à plat, les rouleaux de papyrus ont été collés sur des cartons avant d'être mis sous verre et encadrés, ce qui a permis leur bonne conservation en général, mais dans le cas de papyrus contenant des inscriptions au recto et au verso, des fenêtres en verre ont été aménagées dans le carton pour en permettre la lecture. C'est notamment le cas du papyrus Égyptien 152. « *Or les bords du morceau de verre ont entraîné des déchirures. Par ailleurs, la tension entre la rigidité du carton et la souplesse du papyrus peut parfois aussi causer une désolidarisation entre les deux couches de papyrus qui forment les feuillets inscrits* », montre Ève Menei en désignant des soulèvements à différents endroits.



Ci-dessus
Vanessa Desclaux et Ève Menei penchées sur le rouleau de Padiimenipet, en cours de restauration
Photo Thierry Ardouin



Ci-dessus
Livre des Respirations de Padiimenipet, papyrus daté de l'an 116 après J.-C., avant restauration (à gauche) et après restauration (à droite)

Un « cas extrême » dans la restauration de papyrus

La restauratrice n'en est pas à son coup d'essai : égyptologue de formation, Ève Menei est l'une des rares spécialistes au monde de la restauration de papyrus. Quand le musée du Louvre fait en 2019 l'acquisition des fameux « papyrus Reverseaux », c'est à elle que la sauvegarde en est confiée. Avec le *Livre des Respirations de Padiimenipet*, l'experte est confrontée à ce qu'elle appelle un « cas extrême » qui oblige à décoller le

papyrus du fond en carton. Le plus gros du travail consiste à enlever le carton au scalpel, copeau par copeau, pour arriver à la fibre de papyrus. Après cette longue entreprise d'amincissement, elle peut passer à la remise à plat : il s'agit d'humidifier le papyrus entre deux membranes de goretex® – un textile qui laisse passer l'eau sous forme de vapeur et non de gouttes. Le papyrus humide se relaxe, ce qui permet de poser en travers des déchirures de petites consolidations en papier japonais. Ève Menei

attend ensuite que le papyrus sèche, mis sous presse : « *Il faut y aller en douceur, avec parfois deux ou trois remises à plat successives.* » Après son passage entre les mains de la restauratrice, le papyrus Égyptien 152 va rejoindre pour quelques mois le couvercle du cercueil de Padiimenipet dans l'exposition *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes*, où les deux objets seront réunis pour la première fois depuis bien longtemps. ☉

Mélanie Leroy-Terquem



Visages de l'exploration au XIX^e siècle. Du mythe à l'histoire | Du 10 mai au 21 août 2022

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Hélène Blais, École normale supérieure, Paris, Olivier Loiseaux, BnF, département des Cartes et plans

En partenariat avec la Société de géographie

En partenariat média avec Le Figaro, Télérama et Historia

Autour de l'exposition : voir agenda p. 5

Un siècle d'explorations

À partir des fonds de la Société de géographie qu'elle conserve en dépôt, la BnF consacre une exposition à l'exploration au XIX^e siècle. L'occasion d'un retour sur la construction d'un mythe et d'une histoire aux facettes méconnues.

Fondée à Paris le 15 décembre 1821, la Société de géographie, qui vient de commémorer son bicentenaire, a joué un rôle majeur pour encourager les voyages de découvertes et diffuser les connaissances géographiques. Tout au long du XIX^e siècle, elle accompagne les explorateurs, dirige leurs travaux et publie leurs résultats. L'exposition présentée à partir de ses collections offre un nouveau regard sur l'entreprise exploratoire et le rôle de ses multiples acteurs, connus ou oubliés. Elle propose un parcours en trois temps qui donnent à voir la préparation savante du voyage, les pratiques de terrain, et enfin la mise en récits et en images au retour du voyageur.

Déconstruire la mythologie de l'exploration

Au XIX^e siècle s'élabore une mythologie de l'exploration fondée sur des idées reçues que l'exposition propose de déconstruire : la figure héroïque d'un explorateur, le plus souvent pensé au masculin, voyageur solitaire, seul collecteur et producteur de savoirs ; le mirage de territoires explorés vierges de toute histoire et de tout habitant que semblent suggérer les « blancs des cartes » ; l'illusion que l'exploration rapporte une somme de



Catalogue
Visages de l'exploration au XIX^e siècle. Du mythe à l'histoire, sous la direction d'Hélène Blais et Olivier Loiseaux
240 pages, 120 ill.
29 €

Ci-contre
Joseph Martin avec Boris Griezoukine, son guide toungouse, 1884
Photo Petr Adamovič Milevskij
BnF, Cartes et plans, Société de géographie

connaissances scientifiques objectives et désintéressées.

Le parcours de l'exposition fait émerger un tout autre récit, celui des différentes formes d'appropriation du monde par les Européens : appropriation intellectuelle et scientifique, visible dans la volonté d'embrasser le monde dans sa totalité, d'accroître et de répertorier les connaissances géographiques collectées ; appropriation matérielle de richesses et de ressources ; appropriation territoriale par la maîtrise de l'espace que permet la cartographie ; appropriation politique, enfin, par la violence du choc colonial.

Ainsi, l'exposition confronte le mythe aux réalités du terrain et au contexte de l'expansion coloniale de l'Europe, en témoignant de l'imbrication de plus en plus étroite des pratiques d'exploration scientifique et des opérations de conquête territoriale.

Révéler des visages oubliés

Aux côtés de grandes figures d'explorateurs tels Caillié, Brazza ou Dumont d'Urville, le visiteur découvre la multiplicité des acteurs invisibles que sont les porteurs, relais, auxiliaires, interprètes, ou encore les femmes, souvent mises au second plan du grand récit. Le rôle essentiel des guides est rappelé – le rabbin Mardochee, compagnon de Charles de Foucauld, Apatou, fidèle de Jules Crevaux, le toungouse Griezoukine, au service de Joseph Martin – même si tous n'ont pas eu la même postérité. Une nouvelle lecture des archives a permis de faire émerger des parcours oubliés de figures extra-européennes :



l'expédition du capitaine Sélim sur le Haut-Nil, les voyages au Ouadaï et au Darfour de Mohammed El-Toungy, la reconnaissance du Tibet par le pundit Nain Singh, les enquêtes de l'abbé David Boilat au Sénégal. Des destins d'explorateurs sont mis en lumière, comme ceux d'Octavie Coudreau, cartographe des affluents de l'Amazone, de Gabrielle Vassal, photographe en Indochine, d'Isabelle Massieu, première femme conférencière à la Société de géographie.

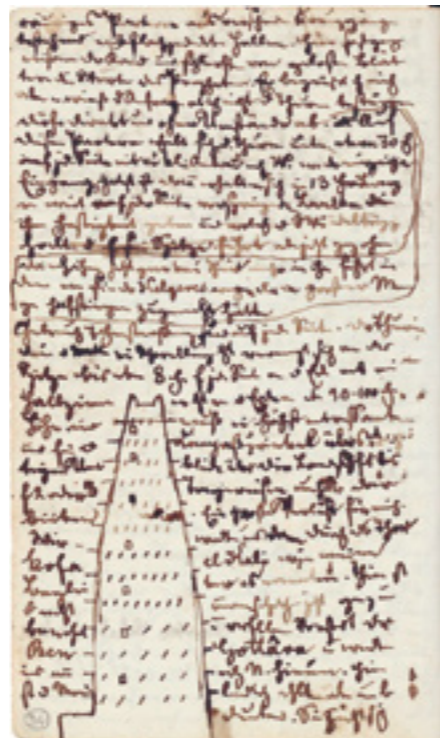
Une multiplicité de regards

L'exposition est l'occasion de faire dialoguer les collections conservées à la BnF avec celles en provenance d'autres institutions, dont le musée du Quai Branly, le musée Guimet, le Muséum national d'histoire naturelle, le musée de l'Armée, les Archives nationales d'outre-mer. Carnets de voyages, cartes, dessins et photographies, instruments scientifiques, objets collectés ou pillés, spécimens d'histoire naturelle permettent de rendre compte des réalités quotidiennes de l'exploration, tout en donnant à voir l'attrait du lointain, la production de savoirs scientifiques, les convoitises coloniales. Le grand récit de l'exploration, ainsi revisité, se transforme en une histoire des plus fascinantes, aux multiples facettes et aux innombrables acteurs, invitant chacun de nous à décentrer le regard. ©

Olivier Loiseaux



Ci-dessus
Nain Singh, lettré travaillant comme arpenteur pour les Britanniques, entouré de son cousin, également arpenteur, et d'un moine bouddhiste
BnF, Cartes et plans, Société de géographie



Explorateurs de l'ombre

En haut, à droite
Mohamed El Fellati,
vers 1890-1895
BnF, Cartes et plans,
Société de géographie

Ci-contre, en haut
Passage de l'Aouache [Éthiopie], par Charles-Xavier Rochet d'Héricourt, 1841
BnF, Cartes et plans,
Société de géographie

Ci-contre
Carnet de route du voyage au Soudan central, par Heinrich Barth, 1850
BnF, Cartes et plans,
Société de géographie

Pour *Chroniques*, Hélène Blais, co-commissaire de l'exposition, revient sur les questionnements de la recherche actuelle qui ont permis de renouveler le regard porté sur l'histoire de l'exploration. Entretien.

Chroniques : Pourquoi une exposition sur l'histoire des explorations à la BnF ?

Hélène Blais : La célébration du bicentenaire de la Société de géographie, dont les fonds sont en dépôt à la BnF, est un magnifique prétexte pour relire toute l'histoire de l'exploration au XIX^e siècle à l'aune des questions nouvelles qui sont posées par les historiens des savoirs et des explorations, sur les figures d'intermédiaires, de passeurs. Ce renouvellement historiographique a permis d'interroger un récit très européocentré de l'exploration. Pendant longtemps, la figure de l'explorateur européen, incarné le plus souvent par un jeune homme blanc, que l'on connaît bien par toute la littérature populaire, les romans de Jules Verne par exemple, a rendu invisibles d'autres visages de l'exploration, d'autres traditions de



voyages. L'intention de l'exposition est de donner à voir la richesse et la multiplicité des acteurs et actrices enrôlés dans l'aventure, en s'attachant à l'inscrire dans le contexte politique, notamment impérial et colonial, qui marque une grande partie de l'histoire mondiale du XIX^e siècle.

Les historiens se sont intéressés par exemple à la manière dont les explorateurs entraient en contact avec des sociétés et des acteurs locaux...

On pourra voir dans l'exposition un cliché de Mohamed El Fellati, rencontré par des Français en 1892 à Tunis, alors qu'il était en route pour le pèlerinage à La Mecque. Il fournit alors à ses interlocuteurs des informations précieuses sur le Soudan de l'époque. Il sera par la suite employé pour une mission secrète vers le royaume du Sokoto, financée par la Société de géographie,

parce qu'il était le plus à même de pénétrer dans des zones trop dangereuses pour des explorateurs européens. Considéré par les Français comme un simple « informateur », c'était en réalité un lettré, médecin, avec un bagage culturel très important, qui a participé pleinement à cette connaissance en construction. Il existe de très nombreux exemples de ces guides ou compagnons de voyage qui ont fait fonction de passeurs, de facilitateurs et qui ont mis leur savoir au service de l'exploration, de façon plus ou moins contrainte. La plupart d'entre eux sont restés dans l'ombre de l'histoire de l'exploration, ce qui était une façon de leur dénier une connaissance propre et une participation active à ces savoirs.

Cette exposition tente d'opérer des déplacements dans l'histoire de l'exploration et de redonner des visages et des individualités à tous ceux qu'on a eu tendance à oublier, en cherchant dans les sources des traces de cette histoire commune. ©

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Les yeux grand ouverts

Une jeune femme derrière une fenêtre, le regard absent depuis la mort de son enfant : cette photographie émouvante, prise en 2001 à Grozny en Tchétchénie, est présentée dans l'exposition *Ce monde qui nous regarde : 15 ans de l'agence NOOR*. Elle a été prise par Stanley Greene (1949-2017), grand photoreporter, membre fondateur de l'agence NOOR dont la BnF célèbre les quinze années d'existence grâce au don de tirages consenti par les quatorze photographes qui la composent.

Lancée officiellement en septembre 2007 lors du festival Visa pour l'image à Perpignan, à l'initiative de Stanley Greene et Kadir van Lohuizen, bientôt rejoints par neuf autres cofondateurs parmi lesquels Pep Bonet, Yuri Kozyrev et Francesco Zizola, l'agence NOOR est née dans un contexte médiatique où les codes du photoreportage ont été bouleversés. Désormais sont parfois mis sur un pied d'égalité le simple témoignage d'un événement par un photographe amateur et celui plus circonstancié que peut en donner un grand photoreporter.

Ramener la lumière sur des sujets délaissés

Organisée, à l'instar de Magnum, en coopérative, NOOR dont le nom signifie « lumière » en arabe, rassemble aujourd'hui quatorze photojournalistes, sept femmes et sept hommes de

onze nationalités différentes, dont treize en activité. Certains de ses membres sont des photoreporters renommés, ayant fait carrière notamment au sein de l'agence VU'. À leurs côtés, de jeunes photographes talentueux développent leurs propres écritures et apportent de nouvelles perspectives créatives. Les photographes de NOOR déterminent eux-mêmes leurs exigences en poursuivant les projets qu'ils jugent importants. Ils se placent parfois en retrait de l'actualité pour traiter leurs sujets sur le long cours, avec le souhait de ramener la lumière sur des lieux ou des populations dont les médias se sont peu à peu détournés.


Des photographes engagés

Cette agence indépendante a pour exigence de produire

*Zéïna. Tchétchénie,
Grozny, avril 2001*
Photo Stanley Greene

des reportages de qualité réalisés par des photographes engagés dans le monde, animés par une véritable éthique du métier et unis par un désir de s'associer autour de questions critiques tels le changement climatique, la surconsommation, la migration forcée, la montée de l'autoritarisme. Les tirages exposés mêlent les temporalités et les écritures – noir et blanc, couleur, photographies prises sur le vif ou plus posées – et couvrent des sujets aussi variés que les Printemps arabes, les conflits en Irak ou en Tchétchénie, les mines de diamants, la société américaine ou l'enfance. Ils illustrent pour la plupart le genre du portrait, incarnant au plus juste la devise de Stanley Greene : « *Some things simply need to be seen* » [« *Certaines choses ont simplement besoin d'être vues* »]. Les membres de l'agence ont su largement dépasser l'injonction de ce constat

pour manifester leur engagement photographique à l'égard du monde qui les entoure. En effet, si les photographes de NOOR témoignent des évolutions de notre société, leur action ne se limite pas à voir ou donner à voir, mais incite à un échange de regards avec cette altérité qui souffre, résiste, se bat et se livre face à leur objectif.

Pudiques, fiers, inquiets, graves ou lumineux, les regards des hommes, des femmes, des enfants qui nous apostrophent dans ces photographies attestent de la qualité de l'attention à leur condition que les membres de NOOR leur accordent, et révèlent la vision de photographes aux yeux grand ouverts sur les soubresauts du monde. 

Héroïse Conésa



La Bibliothèque nationale de France à Richelieu, histoire d'une renaissance | Du 15 mars au 16 octobre 2022

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Cheng Pei, BnF, projet Richelieu, Louis Jaubertie, BnF, projet Richelieu, Gennaro Toscano, BnF, direction des Collections
Hélène Tromparent-de Seynes, BnF, département Musée, expositions et manifestations

Inventaire avant ouverture

Dans la galerie
Mansart, une
restauratrice nettoie
les stucs du
XVII^e siècle, éléments
centraux du décor
Photo
Jean-Christophe Ballot

Après une décennie de travaux, le site Richelieu de la BnF s'apprête à rouvrir entièrement ses portes au public en septembre prochain. Pour patienter, l'exposition *La Bibliothèque nationale de France à Richelieu, histoire d'une renaissance* retrace l'évolution du site historique de la Bibliothèque depuis le XVII^e siècle et offre un aperçu de l'ampleur du chantier de restauration et de transformation qui s'achève.

Il y a mille façons de raconter l'histoire d'une bibliothèque comme la BnF, selon que l'on adopte le point de vue des collections qu'elle abrite, des publics qu'elle accueille, des métiers que l'on y exerce. Celle que déroule l'exposition *La Bibliothèque nationale de France à Richelieu, histoire d'une renaissance* peut s'entendre comme le récit d'une quête d'espace, que Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale entre 1930 et 1964, résumait ainsi : « *La seule ambition que puisse se fixer une bibliothèque consiste à tenter de prendre une large avance sur un encombrement toujours à prévoir dans un établissement qui absorbe et n'élimine pas.* »

Faire face à l'accroissement vertigineux des collections


L'instauration du dépôt légal en 1537 témoigne de l'ambition du roi de rassembler en un seul lieu tous les livres imprimés dans le royaume et marque le début d'une course perpétuelle pour faire face à l'accroissement exponentiel du nombre de documents de natures toujours plus diverses (manuscrits, cartes, partitions, monnaies, photographies et désormais jeux vidéo ou livres numériques). Installées successivement à Amboise, à Blois, à Fontainebleau puis à Paris, les collections de la Bibliothèque royale quittent la rive gauche de la Seine pour la rue Vivienne au milieu du XVII^e siècle et prennent place au début des années 1720 dans le palais Mazarin situé entre les rues Vivienne et Richelieu, au cœur de l'actuel 2^e arrondissement. Dès lors, ce que l'on appelle aujourd'hui le « site Richelieu » connaît des travaux presque continus pour gagner toujours plus d'espace.

L'exposition présentée dans l'allée Julien-Cain du site François-Mitterrand retrace les moments charnières de cette histoire – depuis l'entreprise d'agrandissement menée par Robert de Cotte dans les années 1720-1730 jusqu'à l'actuel projet de Bruno Gaudin, en passant par l'ambitieuse vision inaboutie de Louis-Étienne Boullée à la fin du XVIII^e siècle et les travaux entrepris par Henri Labrousse dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Faire dialoguer des architectures de styles et époques divers

Estampes, plans et documents d'archives permettent de suivre les évolutions et métamorphoses d'un site qui contient quantité de bijoux architecturaux, qu'il s'agisse de ses salles de lecture – dont la salle Ovale et la salle Labrousse – ou des galeries Mansart et Mazarin qui accueilleront respectivement les expositions temporaires et l'une des salles du nouveau musée de la BnF, dans une muséographie signée de l'agence Guicciardini & Magni à Florence. Le parcours de l'exposition permet de saisir l'ampleur du projet porté depuis 2007 par l'architecte Bruno Gaudin, dont l'ambition est de remettre en valeur le travail de ses prédécesseurs tout en instaurant un dialogue entre des architectures de styles et d'époques divers.

Une série de photographies de Jean-Christophe Ballot, qui a suivi le chantier depuis ses débuts, documentent également la restauration des espaces historiques du palais. Celle de la galerie Mazarin, dont la voûte est ornée de scènes peintes inspirées des *Métamorphoses* d'Ovide, a permis de révéler l'ajout d'une cinquantaine de voiles de pudeur disséminés dans les fresques, probablement exécutés dans les années 1660. Cette restauration exemplaire a permis de redonner à la voûte un aspect aussi proche que possible de celui d'origine.

Voyage dans le temps et dans l'histoire de la BnF, l'exposition *La Bibliothèque nationale de France à Richelieu, histoire d'une renaissance* offre l'occasion de se familiariser avec des espaces peu connus, avant de pouvoir les visiter à l'automne prochain dans leur splendeur retrouvée. 

Mélanie Leroy-Terquem

Boulez tout pour la musique

La BnF consacre une exposition à Pierre Boulez (1925 – 2016), personnalité phare du xx^e siècle musical. Issues d'un fonds d'archives et de partitions annotées de sa main donné par la succession en 2017, les pièces présentées témoignent du parcours du compositeur, chef d'orchestre et bâtisseur d'institutions musicales majeures. Rencontre avec la commissaire de l'exposition.

**Chroniques : « J'ai horreur du souvenir ! »
Pourquoi ce titre ?**

Agnès Simon-Reecht : Boulez cite cette phrase du *Soulier de satin* de Paul Claudel dans un texte écrit en hommage posthume au chef Roger Désormière, pour lequel il avait une grande admiration. Elle souligne une contradiction : l'exposition met en valeur les traces laissées par un homme qui se défiait de la fétichisation du souvenir. Au-delà de ce paradoxe, elle évoque la relation du compositeur aux œuvres du passé et sa réflexion originale sur la mémoire et la création, qui met dos à dos traditionnalistes et partisans de la table-rase.

Comment les archives de Pierre Boulez sont-elles entrées à la BnF ?

Boulez avait donné ses manuscrits de son vivant à la fondation suisse Paul Sacher. À sa mort, la succession a fait don à la BnF d'un important fonds d'archives (correspondance, photographies, archives institutionnelles), de partitions annotées, sa bibliothèque, et jusqu'aux instruments

de musique reçus en cadeau ou collectés lors de ses tournées internationales, qui sont autant de nouvelles sources pour la recherche.

Les partitions annotées présentées dans l'exposition témoignent de sa direction d'orchestre, très personnelle...


En matière de direction d'orchestre, Pierre Boulez était un autodidacte, qui a commencé en dirigeant une quinzaine de musiciens pour la compagnie Renaud-Barrault au théâtre de Marigny, où il a créé en 1954 le Domaine musical – des concerts aux programmes novateurs.

Il a véritablement inventé une gestuelle qui lui est propre, à main nue et sans baguette. Sa pensée de la direction d'orchestre s'est construite à travers la création d'œuvres contemporaines. Cette direction a évolué au cours de sa vie, depuis *Le Sacre du printemps* de Stravinsky en 1963 qu'il conduisait avec une battue rigide, jusqu'aux symphonies de Mahler qu'il a dirigées plus tard d'une façon beaucoup plus souple et plus ample.

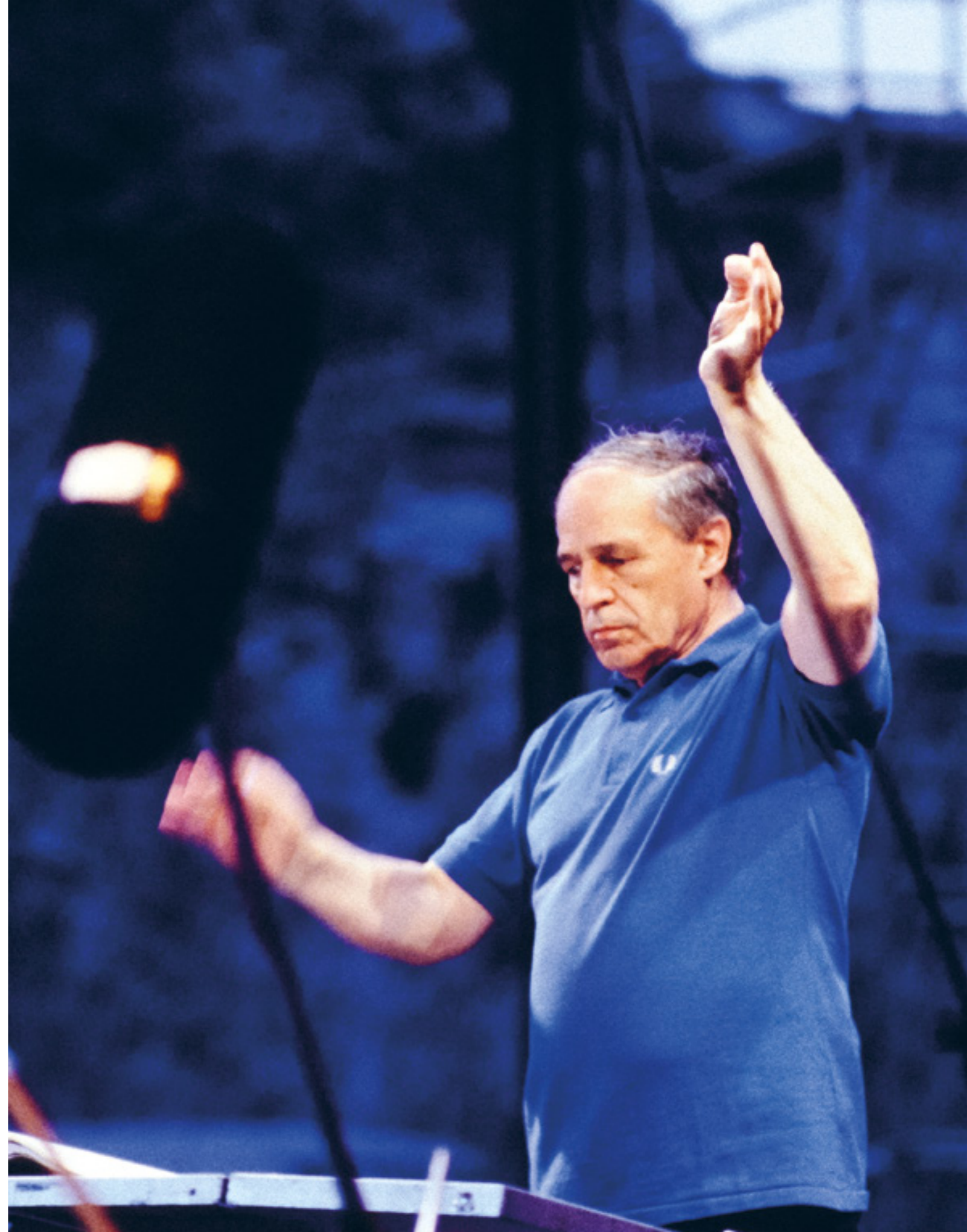
Ci-contre
Pierre Boulez
dirigeant *Répons au
Festival d'Avignon*
en 1988
Photo Daniel Cande

Boulez s'était également beaucoup impliqué dans les grands chantiers culturels de son temps, et en particulier dans la création d'institutions...

Pierre Boulez était très critique vis-à-vis des institutions françaises et la nécessité de les réformer a fait l'objet d'interventions virulentes, jusqu'au point de rupture en 1966, avec son fameux article « Pourquoi je dis non à Malraux » (*Le Nouvel Observateur*). Il a répondu pourtant en 1970 à l'appel de Georges Pompidou qui l'a convaincu de créer l'Ircam (Institut de recherche et de coordination acoustique / musique) lors de la mise en place du Centre Pompidou. Il s'est alors engagé pour les grands projets culturels de l'époque, l'Opéra Bastille d'abord, puis la Cité de la Musique et la Philharmonie de Paris. Claude Pompidou, avec qui il avait une relation très forte, l'a notamment soutenu en mobilisant ses réseaux. Leur correspondance, entamée en 1974 et qui s'est poursuivie jusqu'à la disparition de l'ex-Première dame en 2007, est d'ailleurs conservée à la BnF.

L'exposition qui lui est consacrée aujourd'hui révèle donc une personnalité dont l'engagement envers la musique est total, dans une vision qui englobe tous les aspects de cet art. 

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



Hors les murs

Dans les collections de la BnF | *Couleurs de l'insouciance.*

Paroles et images des enfants de la Maison d'Izieu

Du 6 avril au 6 juillet 2022

Maison d'Izieu, Izieu

Izieu

lieu de mémoire, lieu de vie



La Maison d'Izieu expose seize dessins et lettres de la collection de Sabine Zlatin conservée au département des Estampes et de la photographie, et cinq pièces de la collection de M^e Serge Klarsfeld.

Un sauvetage et une tragédie

En 1941, réfugiée dans l'Hérault, Sabine Zlatin s'engage comme assistante sociale auprès de l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) pour sauver les enfants des camps d'Agde, Gurs, Rivesaltes, où, appliquant une politique xénophobe et antisémite, le régime de Vichy interne étrangers et Français exclus de la communauté nationale. À partir de l'été 1942, Vichy participe à l'entreprise génocidaire nazie et livre les internés juifs, adultes et enfants, y compris depuis la zone libre. Celle-ci est envahie par l'armée allemande à l'automne. Les enfants sont placés, cachés, exfiltrés vers la Suisse ou les États-Unis.


En mai 1943, Sabine Zlatin installe la « colonie des enfants réfugiés de l'Hérault » à Izieu dans l'Ain. Elle accueillera 105 enfants. La région, encore sous protection italienne, passe en novembre sous la botte nazie. Le matin du 6 avril

1944, alors que Sabine Zlatin est à Montpellier pour organiser sa dispersion, la colonie est raflée sur ordre de Klaus Barbie. Les quarante-quatre enfants et sept adultes présents seront assassinés à Auschwitz et dans le nord de l'Europe. Seule Léa Feldblum, l'une des monitrices, reviendra de déportation.

L'œuvre de mémoire

Trois semaines après la rafle, posant un premier acte de mémoire, Sabine Zlatin recueille dans la maison dévastée dessins et lettres des enfants, photographies et archives. En 1988, à la suite du procès de Klaus Barbie pour crime contre l'humanité, elle fonde l'association qui crée en 1994 l'actuelle Maison d'Izieu, mémorial des enfants juifs exterminés, lieu de mémoire, d'éducation et de vie pour comprendre le crime contre l'humanité et agir contre toute forme de discrimination. Elle choisit de donner sa

collection à la Bibliothèque nationale en 1993. L'ensemble a été restauré par le département des Estampes et de la photographie et numérisé au Centre Joël-Le-Theule de Sablé-sur-Sarthe entre 2019 et 2021. Ces documents témoignent du parcours de Sabine Zlatin, de son engagement auprès des enfants, de la vie de la colonie à Izieu.

L'exposition présentée actuellement à la Maison d'Izieu permet, à travers dessins et petits mots échangés, d'évoquer l'imaginaire et les liens d'amitié des enfants à Izieu – un lieu de vie, un lieu à leur image. Parallèlement, la BnF publie en partenariat avec la Maison d'Izieu l'ouvrage « *On jouait, on s'amusait, on chantait* » *Paroles et images des enfants d'Izieu 1943-1944* ; la BnF édite aussi le fac-similé du film fixe *Ivan Tsaravitch* et la Maison d'Izieu en produit une adaptation en film d'animation. 

Loïc Le Bail



Stéphanie Boissard, Loïc Le Bail, Dominique Vidaud, « *On jouait, on s'amusait, on chantait* » *Paroles et images des enfants d'Izieu 1943-1944*, 224 pages, 120 ill. 29 €

En haut
Dessin de Max Tettelbaum, mine de plomb, encre, aquarelle, 1944
BnF, Estampes et photographie, collection de Sabine Zlatin

Hors les murs

Dans les collections de la BnF | *Trésors enluminés*

des ducs et duchesses de Bourbon

Du 18 juin au 18 septembre 2022

Musée Anne-de-Beaujeu, Moulins

Trésors

enluminés des ducs et duchesses de Bourbon

À l'occasion de l'exposition *Anne de France. Femme de pouvoir et princesse des arts*, le musée Anne-de-Beaujeu de Moulins présente *Trésors enluminés des ducs et duchesses de Bourbon*, nouvelle étape de l'opération « Dans les collections de la BnF ». Grands bibliophiles, les ducs de Bourbon installèrent dans leur château de Moulins une riche bibliothèque, fruit d'héritages, de cadeaux et d'acquisitions. Six précieux manuscrits extraits des collections de la BnF sont présentés. Parmi eux figurent les *Heures de Louis de Laval*, léguées par le gouverneur de Champagne à la duchesse Anne de France, un des manuscrits les plus enluminés au monde, ou les célèbres *Statuts de l'ordre de Saint-Michel*, enluminés par Jean Hey, peintre du Triptyque de Moulins, offerts par le duc Pierre II au roi Charles VIII.

Prêts remarquables de la BnF et partenariats

Musée Condé, Chantilly
Albrecht Dürer.
Renaissance et gravure

Du 4 juin au 2 octobre 2022
Prêt de 168 gravures et dessins
Partenariat BnF/château de Chantilly

Musée-bibliothèque
Pierre-André-Benoît, Alès
Jean Arp. Un jour, des années, une vie

Du 24 juin au 4 octobre 2022
Prêt de 68 pièces

Maison du docteur Gachet, Auvers-sur-Oise
Blanche Derousse (1873-1911)

Du 29 juin au 2 octobre 2022
Prêt de 12 estampes

Hors les murs

Molière en costumes

Du 26 mai au 6 novembre 2022

Centre national du costume de scène (CNCS), Moulins

Molière

en costumes

Organisée autour des grandes thématiques qui jalonnent l'œuvre de Molière – la satire de la médecine, l'éducation des femmes ou encore les servantes et les valets –, l'exposition *Molière en costumes* présente une sélection de 130 costumes et un ensemble de maquettes, photographies et captations audiovisuelles, reflétant plusieurs décennies de création théâtrale. De salle en salle, le public retrouve les grands artistes qui ont marqué l'histoire du théâtre par leur interprétation et leur costume, Louis Jouvet en Arnolphe, Jean Vilar en Don Juan, Madeleine Renaud en Célimène ou encore Louis Seigner en Monsieur Jourdain. Les différentes tendances de la création sont représentées à travers les œuvres des plus grands costumiers, de Christian Bérard à Christian Lacroix en passant par Patrice Cauchetier.



Costume porté par Coquelin Cadet pour le rôle de Monsieur Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme*. Mise en scène d'Émile Perrin. Production de la Comédie-Française, 1890
Collection CNCS / Comédie-Française

L'Europe en musique

La Saison musicale européenne, lancée en janvier à la BnF, se poursuit au printemps avec neuf concerts qui font entendre des œuvres de compositeurs et compositrices européens, dont les manuscrits autographes sont conservés dans les collections du département de la Musique.

Pour célébrer la présidence française du Conseil de l'Union européenne, avec le soutien de son secrétariat général et du ministère de la Culture, la BnF et les formations musicales de Radio France proposent une série de concerts sur le premier semestre 2022, en partenariat avec France Musique. Placé sous le haut patronage du président de la République, cet événement met en lumière le riche patrimoine musical de la BnF et révèle que la musique peut participer à un discours européen commun.

Des œuvres composées en France ou pour la France

Au travers d'une vingtaine de concerts, cette saison musicale présente des œuvres de compositeurs européens, du XVII^e au XX^e siècle, qui ont été créées en France ou pour la France et pour lesquelles la BnF détient des sources essentielles (manuscrits autographes, copies manuscrites, éditions originales). Elle se déploie non seulement sur les différents sites de la BnF (François-Mitterrand, Arsenal, Richelieu) et à l'auditorium de Radio France, mais aussi au théâtre des Champs-Élysées, au théâtre impérial de Compiègne, à Bourges et à l'abbaye de Saint-Riquier. La programmation, qui combine musique lyrique, symphonique et musique de chambre, témoigne de la permanence et de la richesse des transferts culturels entre les différents pays de l'Union européenne. Après l'Autriche, la Hongrie et la Belgique, la saison se poursuit à la BnF avec des concerts qui mettent à l'honneur la Pologne (1^{er} avril), l'Ukraine (15 avril), l'Italie (11 avril et 16 mai), la République tchèque (20 avril), la Roumanie (22 avril) et la République slovaque (21 juin).

Des interprètes et compositeurs en lien avec la Bibliothèque et ses collections

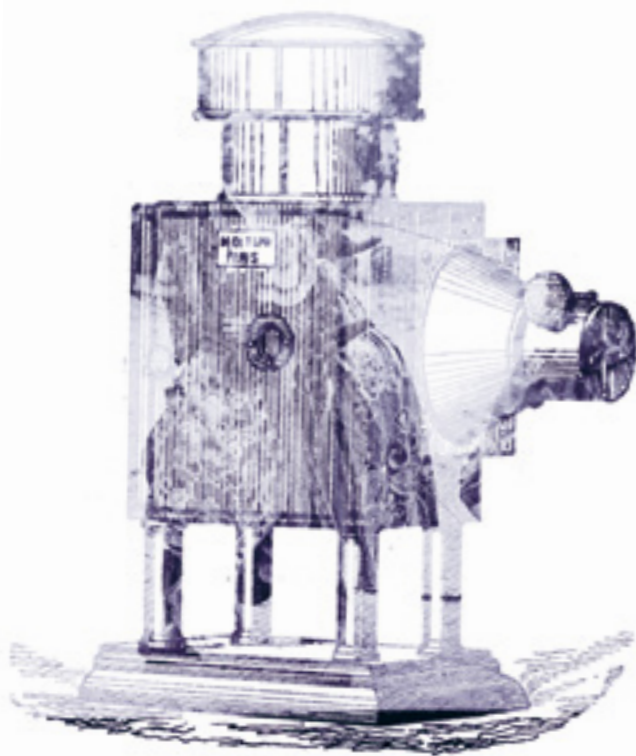
Ces concerts sont donnés par des interprètes de talent avec lesquels la BnF travaille en relations étroites depuis plusieurs années : le pianiste Nicolas Stavy, les violonistes David Plantier et Sarah Nemtanu, violon solo de l'Orchestre national de France, le violoncelliste Christophe Coin, la mandoliniste Anna Schivazappa (musicienne chercheuse associée de la BnF), le hautboïste Jérôme Guichard, le quatuor Cambini... Parmi les pièces programmées, des ballades pour piano de Frédéric Chopin (1810 - 1849) et Gabriel Fauré (1845 - 1924), des sonates pour cordes de Giuseppe Tartini (1692 - 1770), un trio pour violoncelles d'Anton Reicha (1770 - 1836), une sonate pour violon et piano de Maurice Ravel (1875 - 1937), des œuvres du compositeur ukrainien Théodore Akimenko (1876 - 1845) dont la BnF conserve les manuscrits autographes. Aussi au programme, des œuvres des compositrices Hélène de Montgeroult (1764 - 1836) et Michèle Reverdy (née en 1943), qui a donné à la BnF l'ensemble de ses manuscrits et archives, et dont *Passacaglia galante* fera l'objet d'une création mondiale lors du concert du 16 mai. Avec l'Autriche pour pays invité, une conférence-concert, le 31 mai, est consacrée au *Quatuor avec hautbois* de Wolfgang Amadeus Mozart (1756 - 1791) et à son manuscrit autographe. Le concert de clôture de la saison, le 28 juin à l'auditorium de Radio France (diffusé en direct sur France Musique), célébrera les relations franco-allemandes avec l'œuvre du compositeur Henri-Joseph Rigel (1741 - 1799), interprétée par le Concert de la Loge sous la direction de Julien Chauvin.

Les ambassades et instituts culturels à Paris de plusieurs pays de l'Union européenne (Allemagne, Autriche, Belgique, Hongrie, Italie, Pologne, République slovaque, République tchèque, Roumanie) sont partenaires de la saison, tout comme Céleste Productions - Les Grandes Voix, Powell Flutes et Buffet Crampon, l'Association Jean-Pierre Rampal, l'Association française de la flûte *La Traversière* et le Centre de musique baroque de Versailles. ©

Mathias Auclair

Portrait de
Frédéric Chopin
BnF, Musique





Voyage en lanterne magique

À l'occasion de l'exposition *Visages de l'exploration au XIX^e siècle. Du mythe à l'histoire*, la BnF propose la reconstitution d'une séance de projections à la lanterne magique qui accompagnaient les conférences des explorateurs du XIX^e siècle.

En 1875, des projections photographiques de vues sur verre réalisées par le fabricant de matériel d'optique Molteni viennent pour la première fois illustrer des conférences données à la Société de géographie. Réalisées dans un souci de vulgarisation et de pédagogie par l'image, ces projections sont un formidable outil d'appropriation visuelle de réalités et de territoires nouveaux, et suscitent en quelques années un extraordinaire engouement du public. Des voyageurs rapportent du terrain les premières images de régions et de peuples jusque-là ignorés des Occidentaux.

Le temps d'une soirée, la BnF reconstitue une séance de projections de vues sur verre à l'aide d'une lanterne Molteni identique à celle utilisée lors des

conférences de la fin du XIX^e siècle. À l'instar des membres de la Société de géographie, les visiteurs pourront découvrir les images projetées de territoires inconnus et entendre celles et ceux qui montaient à la tribune pour les commenter. Au cours de la séance, ces archives visuelles seront par ailleurs replacées dans le contexte du monde appréhendé par les Européens de l'époque. Parmi les photographies présentées, celles prises par Jean Chaffanjon dans le bassin de l'Orénoque en 1887, Lucien Fourneau à Angkor en 1888, Fernand Fourneau au Sahara en 1894 ou encore Gabrielle Vassal en Annam entre 1905 et 1907. L'occasion de constater que l'exploration s'inscrit alors au cœur d'une culture visuelle naissante où désir de curiosité, fascina-



En haut
Illustration extraite de *Instructions pratiques sur l'emploi des appareils de projection, lanternes magiques [...]* fabriqués par A. Molteni, 1881
BnF, Sciences et techniques

Ci-contre
Mission Saharienne. El Hadj Mohamed et Boubaker à Ifrouane, Aïr. Photographie reproduite par Molteni pour la conférence donnée par Fernand Fourneau, 1900
BnF, Cartes et plans
Société de géographie

tion pour les lointains et préjugés ethnocentristes se fondent dans un discours qui évoque autant les nouveaux mondes parcourus que les attentes des Européens. Donner à voir l'Autre et l'Ailleurs permet d'asseoir la légitimité de l'entreprise exploratoire et de conforter le récit de la supériorité supposée de l'Europe à l'heure de la domination coloniale. © Olivier Loiseaux

Jean-Claude Mourlevat, le plaisir de créer



Jean-Claude Mourlevat
Photo Susanne Kronholm

Le cycle de masterclasses littéraires proposé par la BnF, France Culture et le Centre national du livre accueille le 31 mai Jean-Claude Mourlevat, premier écrivain français pour la jeunesse récompensé en 2021 par le prestigieux prix ALMA (Astrid Lindgren Memorial Award) – parfois désigné sous l'appellation « Nobel de la littérature jeunesse ».

Né en 1952, le raconteur d'histoires qu'est Jean-Claude Mourlevat a eu plusieurs vies avant d'écrire : enseignant d'allemand pendant quelques années, il décide en 1986 de suivre une formation d'art dramatique à Paris et se passionne tout particulièrement pour le théâtre clownesque. En 1987, il crée et interprète en solo un spectacle clownesque jeune public, *Anatole*, suivi en 1990 par *Guedoulde*, dans lequel un clown muet en quête d'amour prend vie sur les planches. Puis c'est l'expérience du collectif, avec la compagnie Metafor de Montbrison, qui lui permet de s'essayer à la mise en scène et de constater combien il aime tirer les ficelles, construire et organiser une pièce, choisir sa tonalité.

Une œuvre romanesque protéiforme

Ce plaisir créatif l'amène tout naturellement à écrire des livres. Le premier, en 1997, est l'album *Histoire de l'enfant et de l'œuf*, publié chez Mango jeunesse et récemment réédité. Mais c'est avec ses troisième et quatrième romans, *L'enfant océan* et *La Rivière à l'envers*, publiés par Pocket jeunesse en 1999 et 2000, qu'il rencontre le succès et devient écrivain à plein temps. Son œuvre est riche de 17 titres à ce jour, essentiellement des romans, pour tous les âges. Souvent drôle et fantaisiste, voire burlesque, comme en témoignent *La Bataille de Cornebique*, *La Prodigieuse Aventure de Tillmann Ostergrimm* ou encore *La Troisième Vengeance de Robert Poutifard*, Jean-Claude Mourlevat sait aussi emprunter les habits de la

comédie policière animalière avec *Jefferson*, son dernier titre paru, ou se montrer particulièrement facétieux en jouant avec les nerfs du jeune lecteur. Dans *L'Homme à l'oreille coupée*, un homme va tous les soirs à l'auberge pour s'enivrer ; lorsqu'on lui

demande comment il a perdu son oreille, il raconte chaque soir une histoire différente. Depuis la publication du roman, son auteur a reçu des centaines de courriers d'enfants lui demandant comment l'oreille a été perdue, « en vrai » !

Des valeurs humanistes

Sa plume se teinte également de gravité lorsqu'elle emprunte les chemins du conte : la quête, les rencontres, les obstacles, la magie sont des motifs qui l'inspirent et qui traversent *L'enfant océan*, inspiré par *Le Petit Poucet*, *La Rivière à l'envers*, ou encore *Le Chagrin du roi mort*. Il se retrouve dans cette forme simple, accessible mais puissante : ses textes sont envoûtants, ses récits initiatiques poétiques, et son imagination débordante emporte à chaque fois le lecteur, prêt à chercher avec Annie, héroïne de *Terrienne*, le chemin vers un monde parallèle. Formidablement incarnées dans *Le Combat d'hiver*, résistance, solidarité et valeurs humanistes sont au cœur d'une œuvre propre à toucher petits et grands, à chaque âge de la vie. Ses histoires, plébiscitées par les lecteurs et par la critique, sont traduites en de nombreuses langues. Son travail le conduit dans différentes villes et villages de France métropolitaine mais aussi à La Réunion, en Grèce, en Russie, en Chine... Il aime rencontrer ses lecteurs dans les écoles, les salons du livre, et leur lire ses ouvrages à haute voix – mû par un goût du collectif et du partage qui transparaîtra sans aucun doute dans la masterclass du 31 mai, animée par Marie Sorbier, productrice à France Culture. © Emmanuelle Kabala

Prendre l'humour au sérieux



Affiche de Stan Laurel et Oliver Hardy éditée par la MGM, 1934
BnF, Estampes et photographie

Après avoir exploré « le corps dans tous ses états », le cycle de conférences dédié à la philosophie du quotidien se poursuit jusqu'à l'été 2022 sur le thème de l'humour et du rire.

« *La seule chose sérieuse ici-bas, c'est l'humour* », affirmait Vladimir Jankélévitch dans *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*. L'humour et le rire font partie de notre quotidien, même si nous ne rions pas tous les jours et que parfois, le sens de l'humour nous fait défaut, surtout quand on rit à nos dépens. Le succès des humoristes et des comédies, régulièrement aux premières places du box-office, illustre bien la fonction sociale qu'ils occupent. Mais comment penser sérieusement l'humour et le rire ? Ces réalités quotidiennes, qui peuvent paraître ordinaires, ou que l'on a longtemps placées sous l'égide de la littérature, du théâtre ou de la rhétorique, peuvent-elles être objets de philosophie ? Les philosophes, souvent regardés comme éminemment sérieux, voire austères, peuvent-ils nous aider à comprendre ce qui parfois nous échappe, comme un fou rire ?

Comprendre les mécanismes du rire

De grands philosophes, d'Aristote à Henri Bergson en passant par René Descartes, Thomas Hobbes, Emmanuel Kant, Søren Kierkegaard et Sigmund Freud, ont saisi le sérieux du phénomène du rire et tenté d'en comprendre le sens et les

mécanismes. La réflexion philosophique montre que ces réalités ne vont pas de soi : de l'humour noir au rire jaune, en passant par l'ironie, elles sont marquées par

l'ambiguïté et l'ambivalence. Le rire et l'humour peuvent être bienveillants ou au contraire cruels, ils peuvent instaurer une proximité ou bien mettre à distance, rassembler ou diviser.

Extension du domaine de l'humour

Les trois premières conférences se sont tenues de janvier à mars et sont disponibles en podcast sur le site web de la BnF. Elles ont permis de cerner la manière dont la philosophie appréhende le rire et de comprendre comment les philosophes ont pensé la nature du mot d'esprit ou l'éthique de l'humour. Cette exploration du rire se poursuit au printemps à travers trois conférences. Philippe Choulet se penchera sur la *Schadenfreude* (« la joie du dommage »), ce rire mauvais qui puise ses ressorts dans nos pires travers et met à mal notre relation à l'autre, tandis que Philippe Arnaud s'interrogera sur ce qu'est le rire des philosophes et sur le sens de ce rire. Alain Vaillant explorera la « civilisation du rire », c'est-à-dire la place croissante qu'il prend tout au long de notre histoire culturelle – ainsi que le sens de cette extension du domaine de l'humour et du rire. Une dernière séance le 24 juin accueillera l'humoriste et comédien François Rollin. ☺

Éric Mougenot

C'était écrit...



En écho à l'exposition *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes* (voir p. 4 à 12), une nouvelle édition du cycle de conférences « De la fouille à l'écriture de l'histoire » propose d'éclairer l'aventure des écritures anciennes.

Co-organisées par le département Philosophie, histoire, sciences de l'homme et le département des Monnaies, médailles et antiques, les conférences « Archéologie des écritures anciennes » mettent en valeur les multiples aspects de la discipline.

Une clé de lecture des civilisations passées

L'archéologie des écritures anciennes s'attache d'abord à collecter témoignages épigraphiques et manuscrits, lors de fouilles, de prospections sur le terrain et de recensement dans les centres de conservation. L'étude du matériel collecté et inventorié passe par le déchiffrement, la lecture puis la compréhension et l'interprétation du contenu. Ainsi peut s'élaborer l'histoire des écritures – leur filiation, leur naissance et leur développement, jusqu'à, pour certaines, leur disparition –, ainsi que celle des langues transcrites, par le recueil d'informations linguistiques comme la morphologie, la syntaxe ou le lexique. C'est ce travail qui donne accès aux textes administratifs et officiels, à la littérature et à la pensée d'une société. L'étude des écritures anciennes constitue ainsi une des clés importantes de lecture des civilisations passées.

Une approche plurielle des écritures anciennes

Commencé en janvier 2022, le cycle a déjà évoqué l'écriture syriaque, les écritures gauloises et l'écriture et la langue étrusques – trois conférences aujourd'hui disponibles sur la chaîne YouTube de la BnF.

D'autres civilisations et systèmes d'écriture vont être abordés au printemps. Ainsi Laïla Nehmé présentera ses recherches en Arabie Saoudite sur l'écriture nabatéenne (II^e siècle av. J.-C. – IV^e siècle ap. J.-C.) à l'origine d'un système graphique toujours en usage aujourd'hui – l'écriture arabe. Faire l'archéologie des écritures anciennes, c'est également exploiter les technologies informatiques et numériques : Michael Langlois montrera, à partir des manuscrits de la mer Morte découverts au milieu du XX^e siècle, comment l'informatisation des données et les outils numériques de traitement de l'image permettent d'améliorer le déchiffrement, la lecture et l'interprétation des plus anciens manuscrits de la Bible hébraïque. Il sera aussi question des lieux de conservation de l'écrit que sont les bibliothèques dans l'Antiquité : Philippe Clancier se focalisera sur la Mésopotamie – région qui compte, pour le I^{er} millénaire av. J.-C., le plus grand nombre de bibliothèques découvertes en fouilles archéologiques. ☺

Pauline Darleguy

Fragments de Qumrân (Mer Morte), parchemin et papyrus en hébreu, I^{er} siècle ap. J.-C.
BnF, Manuscrits

La Bibliothèque, berceau du déchiffrement des écritures

L'aventure du déchiffrement scientifique des écritures anciennes naît en France au XVIII^e siècle. Le cabinet du Roi, ancêtre du département des Monnaies, médailles et antiques de la BnF, est alors considéré en Europe comme le centre de la recherche numismatique, épigraphique et archéologique. L'abbé Barthélemy, garde du Cabinet de 1753 à 1795, parvient à déchiffrer en 1754 l'alphabet palmyrénien, puis en 1758 l'alphabet phénicien. Comme le rappelle l'historienne Françoise Briquel Chatonnet, ses découvertes permettent d'éprouver pour la première fois une méthode de déchiffrement fondée sur trois principes qui consistent à s'appuyer sur une inscription bilingue, partir des noms propres et connaître une langue apparentée à celle que l'on tente de déchiffrer. Les travaux de l'abbé Barthélemy ont ainsi posé les bases à partir desquelles Jean-François Champollion trouve en 1822 la clé de l'écriture hiéroglyphique. ☺



Retrouver Gounod

L'acquisition par la BnF d'un extraordinaire ensemble de manuscrits du compositeur Charles Gounod a permis de sauver un fonds menacé de dispersion et de compléter les collections du département de la Musique.

Contemporain de Verdi et Wagner, cadet de Berlioz et aîné de Debussy, Charles Gounod (1818-1893) est l'une des figures majeures de la musique du XIX^e siècle. Il a marqué l'histoire de son art en réformant l'opéra français à travers trois chefs-d'œuvre, *Faust* (1859), *Mireille* (1864) et *Roméo et Juliette* (1867). Ces ouvrages reposent sur le raffinement des situations et des émotions, à rebours des contrastes dramatiques et des émotions violentes proposées communément par le « grand opéra français ». Aussi l'entrée d'un lot exceptionnel de manuscrits musicaux du compositeur vient notablement enrichir les collections Gounod de la Bibliothèque, jusque-là structurées autour du manuscrit autographe de *Faust* acquis en 1977.

Rendre possible un travail d'archéologie musicale

Pièce majeure de cet ensemble, le manuscrit de l'opéra *Roméo et Juliette* propose non seulement la version de l'œuvre telle qu'elle a été reprise au Palais Garnier (après sa création au Théâtre-Lyrique) avec tous les repentirs et toutes les coupures, mais donne aussi la possibilité d'un travail d'archéologie musicale. Il permet, après croisement avec d'autres sources sur l'œuvre – parmi lesquelles les matériels d'exécution (partitions séparées des instrumentistes) conservés à la BnF – de restituer les différentes versions de cet ouvrage, toujours régulièrement représenté.

Des manuscrits musicaux de première importance

Parmi les autres manuscrits que compte cet ensemble réuni jadis par l'arrière-petit-fils du compositeur, Jean-Pierre Gounod, et mis en vente publique dans le cadre de la liquidation Aristophil, se trouve celui de l'opéra *Polyeucte*, créé au Palais Garnier en 1878. Le premier manuscrit de cette œuvre, commandée par l'Opéra de Paris, fut terminé par Gounod à Londres puis séquestré par sa maîtresse jalouse et délaissée, Georgina Weldon. De retour à Paris, ne parvenant pas à récupérer ses feuillets originaux, le compositeur fut contraint de reconstituer son œuvre de mémoire pour sa création. Jean-Pierre Gounod, qui avait hérité du second manuscrit, racheta le premier lors de la vente de la succession de Georgina Weldon et rassembla ainsi les deux

manuscrits pour la première fois. Ils sont désormais tous deux dans les collections nationales, à la disposition des chercheurs. C'est le cas également d'autres manuscrits musicaux acquis lors de cette vente, comme celui de l'opéra-comique *La Colombe*, créé à Baden-Baden en 1860 et repris à la salle Favart en 1866, auquel est joint un livret manuscrit annoté au crayon des premières idées musicales du compositeur. Ou encore comme ceux des deux oratorios de la maturité de Gounod, *Mors et Vita* et *La Rédemption* accompagnés chacun des matériaux préparatoires à la composition de ces œuvres fondamentales ; et enfin ceux de trois messes inédites, de plusieurs inédits posthumes et d'œuvres inachevées comme l'opéra *Ivan le Terrible*.

Une chronique de la vie du compositeur

L'ensemble formé par les manuscrits musicaux de Gounod est complété par ses papiers personnels, qui témoignent notamment de sa formation auprès d'Anton Reicha, par le manuscrit de son autobiographie, *Mémoires d'un artiste*, qui complète celui déjà détenu par la BnF, et aussi par une volumineuse correspondance. Celle-ci réunit, entre autres, les premiers jets de 33 lettres de Gounod à différents correspondants, ses échanges épistolaires avec le librettiste Jules Barbier, avec son éditeur Choudens, avec George Sand (qui fait état d'un projet d'opéra), avec des musiciens et des interprètes ainsi que les lettres à sa mère et à sa famille. Des documents inédits qui laissent entrevoir l'homme derrière le compositeur et offrent une véritable chronique de sa vie. ©

Mathias Auclair



À gauche
Charles Gounod,
Atelier Nadar
BnF, Estampes et
photographie

Ci-dessous
Manuscrit de l'opéra
Roméo et Juliette de
Charles Gounod
BnF, Musique

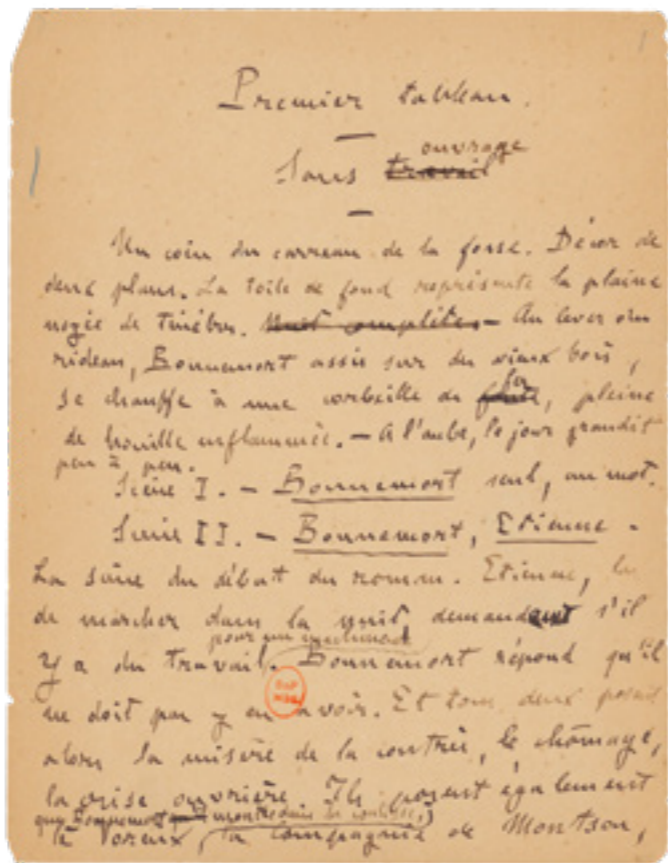
Un drame écrit pour le peuple

Acquis par la Bibliothèque en vente publique, le manuscrit autographe de l'adaptation théâtrale de *Germinal* a rejoint les collections du département des Manuscrits, où il vient compléter l'imposant fonds Émile Zola.

Treizième roman de la série des Rougon-Macquart, *Germinal* est le grand roman social d'Émile Zola (1840-1902). Ce récit, qui plaide en faveur d'un nouvel idéal, aborde pour la première fois, sans tabou, les rapports entre le monde du travail et le grand capital, à travers l'histoire d'une grève inspirée de faits réels qui ont eu lieu dans le bassin minier d'Anzin (Nord-Pas-de-Calais). L'œuvre, en forme de coup de poing, marque profondément les esprits. Dès sa publication en mars 1885, Zola songe à l'adapter sur scène, comme il l'a déjà fait pour *Nana* en 1881 ou *Pot-Bouille* en 1883. Cependant, au lieu de déléguer l'adaptation au librettiste William Busnach (1832 - 1907), il choisit d'écrire lui-même son « drame naturaliste », qui forme une œuvre en cinq actes et douze tableaux, parfaitement autonome du roman.

Au cœur d'une bataille pour la liberté d'expression

Choquée par le septième tableau qui devait mettre en scène une rixe entre grévistes et gendarmes, la commission de censure du théâtre refuse d'autoriser la pièce en octobre 1885. Durant de longs mois, Zola se lance dans une virulente campagne de presse, défendant autant son œuvre que la liberté d'expression : « *Germinal est un drame écrit pour le peuple et nous entendons par ce mot toute la population travailleuse de Paris [...]. C'est pourquoi nous désirons que le peuple juge la*



Feuillet 1 du manuscrit de *Germinal*, drame en cinq actes et douze tableaux d'Émile Zola
BnF, Manuscrits

pièce. » Elle est finalement autorisée en décembre 1887, après le retrait de plusieurs passages critiqués pour leur « caractère socialiste et nihiliste », puis jouée à partir de mars 1888 au Théâtre du Châtelet. Si le public parisien l'accueille sans grand enthousiasme, la pièce connaît ensuite un fort succès dans les théâtres de quartier et les régions ouvrières du Nord de la France et de la Belgique.

Un manuscrit partiellement inédit

Les 454 pages autographes, rédigées au cours du printemps et de l'été 1885, témoignent de l'intense activité de l'écrivain. Elles sont accompagnées d'une copie de la version soumise à la censure en octobre 1885, avec des corrections de la main de Zola, et d'une copie de la version édulcorée à la demande des censeurs, avec des corrections et croquis de mise en scène par William Busnach.

Le manuscrit était déjà connu des spécialistes et avait été en partie publié en 1989, mais des centaines de variantes demeurent inédites. Ce dernier grand manuscrit encore en mains privées complète les 91 volumes du fonds Zola déposé au département des Manuscrits le 16 juin 1904 par Alexandrine Zola, veuve de l'écrivain. S'y trouvent déjà les manuscrits et dossiers préparatoires de 23 de ses romans les plus célèbres, dont *Au bonheur des dames*, *La Bête humaine*, *L'Assommoir* et bien entendu *Germinal*. Les manuscrits du roman et de l'adaptation théâtrale d'une des œuvres majeures d'Émile Zola se trouvent désormais conservés dans la même institution où ils pourront être mis à disposition de tous. ©

Charles-Éloi Vial



Les Mandarins ou les vérités ambiguës

Le manuscrit des *Mandarins*, roman emblématique de Simone de Beauvoir (1908-1986), vient d'être acquis par la BnF. Comptant parmi les quelques manuscrits conservés de l'autrice, il rejoint dans les collections ceux du *Deuxième sexe* et des *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

« *Henri jeta un dernier regard sur le ciel : un cristal noir.* » Ces mots, secs et énigmatiques, n'étaient pas à l'origine l'incipit du roman. C'est après-coup que cette ouverture sur le cristal noir du ciel a été choisie - de même que le titre, qui fut d'abord *Les Survivants*, avant que Claude Lanzmann ne suggère à Beauvoir *Les Mandarins*. L'acquisition par la BnF de ce manuscrit de 956 feuillets permet de reconstituer les aventures de l'écriture, les bonheurs comme les ratages et les reprises - toutes les variations qui accompagnent la gestation d'une œuvre.

Un manuscrit de nouveau complet

Simone de Beauvoir, qui pourtant ne fait pas de l'objet manuscrit un fétiche, l'offre peu après sa publication en 1954 à la mère de Lanzmann et son conjoint. Ce roman, couronné par le prix Goncourt,

devient dès lors un objet de collection. Hélas recomposé, par un tiers, selon l'ordre des chapitres parus, le manuscrit a été repaginé en suivant cette première édition imprimée. Les brouillons et doublons avaient alors été écartés. Ces pages de reliquat, acquises antérieurement par la BnF, rejoignent aujourd'hui le manuscrit des *Mandarins* qui, désormais monté dans deux reliures en maroquin rouge, a ainsi pu retrouver sa complétude.

La consécration de Beauvoir romancière

Entre Beauvoir philosophe - celle du *Deuxième sexe* (1949) ou de *La Vieillesse* (1970) - et Beauvoir mémorialiste - depuis la parution en 1958 des *Mémoires d'une jeune fille rangée* - *Les Mandarins* consacre Beauvoir romancière, carrière initiée dès sa prime jeunesse,

mais réellement lancée par *L'Invitée* en 1943.

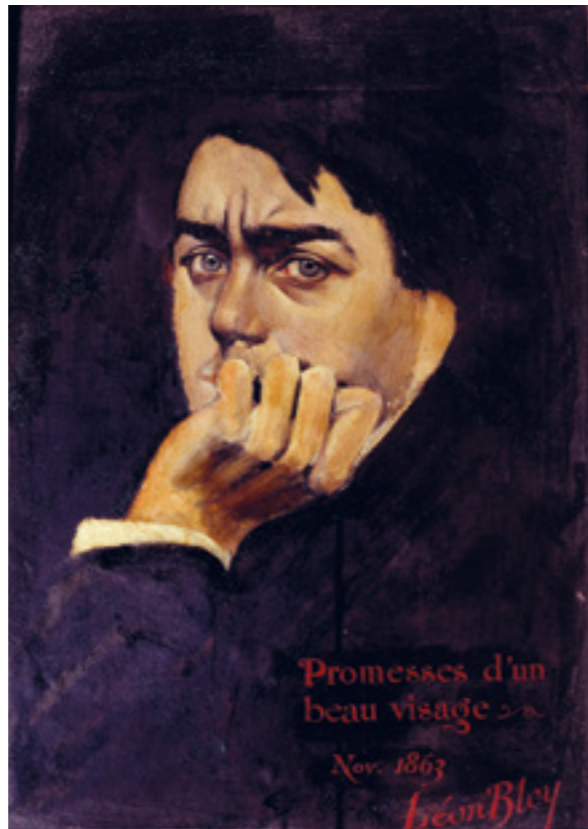
À travers *Les Mandarins*, dans lequel on a trop souvent voulu voir un roman à clé, Beauvoir fait revivre la période d'effervescence intellectuelle qui suit la Libération et qu'elle commentera ainsi dans *La Force des choses* (1963) : « *Je voulais y mettre tout de moi : mes rapports avec la vie, la mort, le temps, la littérature, l'amour, l'amitié, les voyages ; je voulais aussi peindre d'autres gens et surtout raconter cette fiévreuse et décevante histoire : l'après-guerre.* » Au-delà de l'histoire de l'amitié brisée entre Henri Perron et Robert Dubreuilh, le lecteur des *Mandarins* est confronté à l'essence de la littérature telle que Simone de Beauvoir la définit dans ce même texte : « *J'ai déjà dit quel est pour moi un des rôles essentiels de la littérature : manifester des vérités ambiguës, séparées, contradictoires, qu'aucun moment ne totalise hors de moi, ni en moi ; en certains cas on ne réussit à les rassembler qu'en les inscrivant dans l'unité d'un objet imaginaire.* » ©

Guillaume Delaunay

Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et Claude Lanzmann dans un café parisien, 1964

journal de Léon Bloy

Le mystérieux et redoutable



Les 25 carnets manuscrits du journal de Léon Bloy, tenu quotidiennement de 1892 à sa mort, viennent d'entrer dans les collections de la BnF. Ils offrent une fenêtre sur la vie intérieure, familiale et sociale de l'écrivain, mis au ban du milieu littéraire parisien pour son intransigeance.

La figure singulière de Léon Bloy (1846-1917) brille, tel un feu solitaire et ardent, dans le paysage littéraire français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. L'écrivain s'acharna à faire le vide autour de lui, poussa loin le goût aristocratique de déplaire, ne cessa de condamner son époque en s'enorgueillissant de ses échecs et de sa misère. Sa prose virtuose et enragée trouve pourtant, plus d'un siècle après sa mort, de nombreux lecteurs fervents, alors que bien des gloires de son temps sont tombées en désuétude. Cette longévité repose sur ses romans, nouvelles, essais ou pamphlets, mais surtout sur ce qui, avec le recul, s'affirme comme son grand œuvre – le journal qu'il tint de 1892 à sa mort, et dont la BnF vient d'acquiescer le manuscrit.

extrême précarité. Sa foi catholique, sur laquelle il a misé toute son existence, vacille. Le salut s'incarne dans l'amour d'une jeune Danoise, Jeanne, reçue comme une envoyée du Ciel pour accompagner Bloy sur son chemin mystique. Il entreprend alors, comme une discipline spirituelle et littéraire, d'écrire quotidiennement dans des carnets, initialement destinés à la seule lecture de son épouse et de leurs enfants. Mais bientôt il prend conscience de « l'intérêt surprenant » que présente son « mystérieux et redoutable journal ». Il constate que le meilleur de lui-même s'y manifeste et décide d'en tirer une version publiée, en sélectionnant et réécrivant partiellement certains passages. *Le Mendiant ingrat*, couvrant les années 1892-1895, paraît en 1897. Sept autres volumes suivront jusqu'en 1920.

Une discipline spirituelle et littéraire

En 1892, Bloy est à un moment critique de sa vie : les rancœurs suscitées par son intransigeance et la violence de ses pamphlets ont fait de lui un paria du milieu littéraire parisien et l'ont réduit à une

Autoportrait de Léon Bloy, 1863
Collection particulière

Acquisition du manuscrit des *Nourritures terrestres*

Le manuscrit des *Nourritures terrestres*, manifeste littéraire et moral du jeune André Gide, a rejoint les collections de la BnF.

« Familles, je vous hais ! », « Nathanaël, il faut que tu brûles en toi tous les livres » : plus d'un siècle après leur parution confidentielle en 1897, certaines formules des *Nourritures terrestres* d'André Gide gardent toute leur incandescence lyrique. Avec l'acquisition en vente publique, en décembre 2021, de six cahiers manuscrits à couverture bleue (manque le septième, offert par Gide à un ami et actuellement en mains privées), une œuvre charnière de la littérature moderne rejoint les collections de la BnF. Journal de voyage, confession romancée, poème en prose ou en vers libres – ce texte multiple et inclassable traduit dans sa forme même la quête fiévreuse d'un écrivain en pleine découverte de soi. S'y joue une triple délivrance : délivrance personnelle du jeune Gide, délivrance de son lecteur rêvé – le fameux Nathanaël –, et délivrance d'une littérature qui, en cette fin de siècle, étouffe dans les serres chaudes du symbolisme et de la décadence. Ce manuscrit, seul conservé, état ultime du texte avant publication, montre bien, par sa composition et ses multiples corrections, mais aussi par le majestueux déploiement de son écriture, la conscience poétique aiguë et l'exigence formelle qui sous-tendent ces *Nourritures terrestres*.

Des objets aussi singuliers qu'émouvants

Si cette version du journal a été constamment republiée, les carnets originaux, pieusement conservés par la famille de Bloy, demeureraient, eux, inédits. Une publication intégrale, entreprise en 1996, est restée inachevée. Or le contenu et l'intérêt de ces documents originels dépassent de beaucoup l'épure que Bloy en avait volontairement retenue. Ces manuscrits sont des objets aussi singuliers qu'émouvants – de modestes agendas dont Bloy a saturé chaque page de son écriture serrée, les truffant de coupures de presse annotées, de lettres reçues ou envoyées. Ils condensent la vie intérieure et familiale de Bloy – événements intimes, joies et douleurs, toujours sous le signe de la foi et de la pratique religieuse quotidienne –, sa vie sociale, et ce qu'il choisit de retenir et de commenter de la marche du monde, dans laquelle il s'emploie à discerner le dessein divin. L'entrée des 25 carnets du journal dans les collections du département des Manuscrits va permettre d'assurer la conservation de cet ensemble unique et de le rendre enfin accessible aux lecteurs et chercheurs. © Thomas Cazentre

CINÉMA, ART,
SCÈNES, LIVRES,
MUSIQUES...

POUR FAIRE VOS CHOIX

Télérama

DÉCOUVREZ NOS SÉLECTIONS

REJOIGNEZ-NOUS SUR





Dans les coulisses de l'édition phonographique

Depuis 2012, le département Son, vidéo, multimédia de la BnF a entrepris de réaliser une série d'entretiens avec des éditeurs de disques qui témoignent de leur parcours professionnel. Un matériau inédit sur l'histoire de l'édition phonographique, encore très peu documentée, et une occasion de découvrir des personnalités et des itinéraires singuliers. *Chroniques* a rencontré l'un des initiateurs du projet.

Chroniques : Comment le projet des entretiens sur l'édition phonographique est-il né ?

Jean-Rodolphe Zanzotto : Je travaillais au dépôt légal de la BnF, quand j'ai vu arriver un jour un monsieur d'allure assez pittoresque, longs cheveux blancs et chapeau, muni d'une valise en carton. Il s'est excusé d'avoir mis si longtemps à venir et a ouvert sa valise, contenant une cinquantaine de disques qu'il venait faire enregistrer au dépôt légal. C'était Gérard Terronès, l'un des premiers éditeurs à fonder en 1969 un label de disques centré sur les musiques improvisées et le free jazz en France, Futura records. Mais sa carrière est loin de se résumer à cela : il a été aussi gérant de salles de concerts, distributeur de disques, organisateur de tournées, animateurs d'émissions de radio, chroniqueur pour le magazine *Jazz hot*... Une vie haute en couleurs, comme

le personnage lui-même. De cette rencontre est née l'idée de conserver des témoignages de personnalités du monde de l'édition phonographique en leur laissant tout le temps de s'exprimer.

Comment avez-vous travaillé pour préparer ces entretiens ?

Nous avons sélectionné une liste de noms représentatifs de tous les genres musicaux en privilégiant les labels indépendants et les parcours atypiques. Ensuite, avec ma collègue Chloé Cottour, nous avons fait des recherches sur le parcours de chaque éditeur et sur sa discographie. Les enregistrements, d'une durée de 3 à 7 heures, réalisés par l'ingénieur du son Luc Verrier, ont été séquencés pour mettre en avant les éléments essentiels. Il en existe actuellement une trentaine, tous en ligne dans Gallica (c.bnf.fr/L2l). On peut y

entendre par exemple Jean Karakos, qui a été l'un des découvreurs du rap en Europe, ou Helyett de Rieux qui, sous les labels Decca et RCA, a beaucoup œuvré à la diffusion d'artistes comme Fernandel, Sylvie Vartan, Bernard Lavilliers mais aussi les Rolling Stones ou Paul Anka.

À qui ces entretiens sont-ils destinés ?

Ils s'adressent surtout aux chercheurs, en ce qu'ils permettent de garder une trace de l'histoire de l'édition phonographique dans le contexte des années 1960 et 1970 – qui ont vu émerger de nouveaux courants musicaux, du free jazz au punk rock en passant par les musiques du monde, le rock psychédélique, ainsi que de nouveaux artistes de la chanson française comme Jacques Higelin ou Brigitte Fontaine. Parmi eux, Alain Chamfort, qui a travaillé avec de multiples labels, raconte dans un des entretiens son itinéraire personnel ainsi que le fonctionnement et la vie des maisons de disques en France du milieu des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. ©

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

À Avignon, dans le très bel Hôtel de Crochans, la Maison Jean-Vilar abrite depuis plus de 40 ans une antenne de la BnF. Fermé pour travaux pendant plusieurs mois, le lieu accueille de nouveau lecteurs et visiteurs et prévoit une riche programmation pour accompagner le 76^e Festival d'Avignon.

Elle avait fermé ses portes le 31 juillet 2020. Vingt mois plus tard, le public la redécouvre, en apparence peu changée mais revue de fond en comble par les architectes d'Ecstudio et leurs équipes dans le cadre d'un vaste projet de mise aux normes. La Maison Jean-Vilar, qui héberge depuis 1979 une antenne du département des Arts du spectacle de la BnF et conserve en particulier les archives du Festival d'Avignon depuis sa création en 1947, est prête à écrire une nouvelle page de son histoire.

Des espaces plus accessibles et sécurisés

À l'issue des travaux, financés et pilotés par la Ville d'Avignon avec le soutien de l'État et la contribution de la BnF, la salle de lecture, située au 2^e étage, peut désormais accueillir dans les meilleures conditions de sécurité jusqu'à 50 lecteurs, grâce au nouvel escalier de secours desservant les différents étages du bâtiment. Elle est aussi plus accessible aux personnes à mobilité réduite, grâce à divers aménagements réalisés depuis le hall d'entrée du site. Les espaces professionnels ont également été modernisés. Quant aux quelque 13 hectomètres de collections, ils ont repris place dans les rayonnages, où les archives

du Festival voisinent de nouveau avec celles de l'auteur dramatique André Benedetto, fondateur en 1966 du Festival Off d'Avignon, ou encore celles du Centre de développement chorégraphique national des Hivernales, deux fonds confiés à la BnF au cours des dix dernières années.

Une riche programmation culturelle

L'équipe de la Bibliothèque se projette désormais résolument sur le prochain Festival, pour une 76^e édition qu'on espère plus sereine que la précédente, encore très perturbée par la pandémie, et qui sera de surcroît celle des adieux d'Olivier Py en tant que directeur. À cette occasion, la BnF et ses partenaires proposeront de nombreuses manifestations culturelles au sein de la Maison Jean-Vilar. Au programme : pas moins de trois expositions, dont l'une, produite par le Festival en partenariat avec l'Association Jean-Vilar et la BnF, sera consacrée à l'œuvre du photographe Christophe Raynaud de Lage, compagnon de route du Festival depuis plus de vingt années, dont le département des Arts du spectacle vient d'acquérir quelque 9 000 photographies numériques couvrant les éditions 2017 à 2021. Des rencontres sont également prévues, ainsi que des chroniques radiodiffusées consacrées au répertoire du Théâtre national populaire, proposées par la radio L'Écho des planches en partenariat avec la Bibliothèque. Ces chroniques mettront à l'honneur Molière, à l'occasion du 400^e anniversaire de sa naissance, et feront un bel écho aux différentes manifestations prévues par la BnF pour lui rendre hommage tout au long de cette année. © **Jean-Baptiste Raze**

Cour intérieure de la Maison Jean-Vilar
Photo Thierry Arduin

La Maison Jean-Vilar rouvre ses portes !



LES COULEURS À LA LOUPE

Mené conjointement par la BnF et l'INHA, le programme collaboratif de recherche « Couleur, artefacts, matière, cognition » a pour ambition de centraliser l'ensemble des données issues des analyses réalisées ces dernières années sur la couleur dans les manuscrits enluminés.

Les études sur la matérialité des œuvres d'art connaissent depuis quelque temps un profond renouvellement grâce aux progrès de l'imagerie numérique et des techniques non invasives. Conduites par des laboratoires scientifiques spécialisés dans la conservation et la restauration du patrimoine, elles ont trouvé dans les manuscrits enluminés un terrain privilégié pour appréhender les matériaux de la couleur.

La physico-chimie au service de la compréhension des manuscrits

Avec ses collections particulièrement riches en manuscrits enluminés, le département des Manuscrits de la BnF fait figure de pionnier en la matière : il a accueilli dès les années 1980 des équipes chargées d'effectuer des campagnes d'analyses physico-chimiques sur des corpus de manuscrits. Très variés, ces ensembles recouvrent aussi bien des manuscrits de Fécamp, Corbie et Saint-Benoît-sur-Loire entre le IX^e et le XII^e siècle que des manuscrits de Champollion, des Bibles de l'Antiquité tardive et de l'époque carolingienne, des Corans de l'Occident musulman ou encore des manuscrits mexicains. Les objectifs de ces analyses relèvent de divers champs disciplinaires. Il peut s'agir de stabiliser l'état de conservation d'une œuvre en identifiant la composition chimique des pigments altérés, de documenter le commerce des pigments et leur circulation à une époque et/ou dans une région donnée, de localiser une œuvre, de différencier les mains intervenues pour l'exécution, ou de déterminer la présence de sous-couches ou de repeints. L'étude peut également s'attacher à la valeur sémantique de la couleur, en lien avec l'iconographie des scènes, comme ce fut le cas avec l'Évangélaire de Charlemagne : les analyses faites en 2007 par Patricia Roger, de l'Institut de recherche sur les archéomatériaux (IRAMAT-CEB), ont permis de révéler l'emploi

d'un pigment de synthèse très rare, le bleu égyptien, sur le plumage du paon accompagnant la Fontaine de Vie. Loin d'être fortuite, sa présence à cet endroit permet de distinguer le paon, symbole de résurrection.

Centraliser l'ensemble des données produites

Si ces analyses ont pour la plupart fait l'objet de publications, elles ne sont pas systématiquement archivées, et il n'existe pas d'outil centralisant l'ensemble des données produites. C'est pour répondre à cette lacune qu'est né le projet « Couleur, artefacts, matière, cognition », porté conjointement par la BnF et l'INHA, avec un financement du plan quadriennal de la recherche de la BnF, et la participation de l'École nationale des chartes, du Centre de recherche et de restauration des musées de France, du Centre de recherche et de conservation rattaché au Muséum d'histoire naturelle (CRC) et du Centre Ernest Babelon rattaché à l'IRAMAT. Il a pour ambition de créer un prototype de base interdisciplinaire destiné à collecter les résultats des analyses sur

les matériaux de la couleur dans les œuvres d'art et à les croiser avec des informations documentaires sur les objets analysés. Une première phase du projet, commencé début 2021, a consisté à élaborer des référentiels spécialisés pour décrire et indexer les techniques et les matériaux de la couleur. La seconde phase, qui vient de démarrer, s'attache à modéliser les données, en reliant les résultats des analyses aux informations sur les œuvres. De nouvelles campagnes d'analyses (voir encadré) sont également entreprises avec le laboratoire scientifique de la BnF et d'autres laboratoires extérieurs pour approfondir la réflexion sur la modélisation des données et leur exploitation.

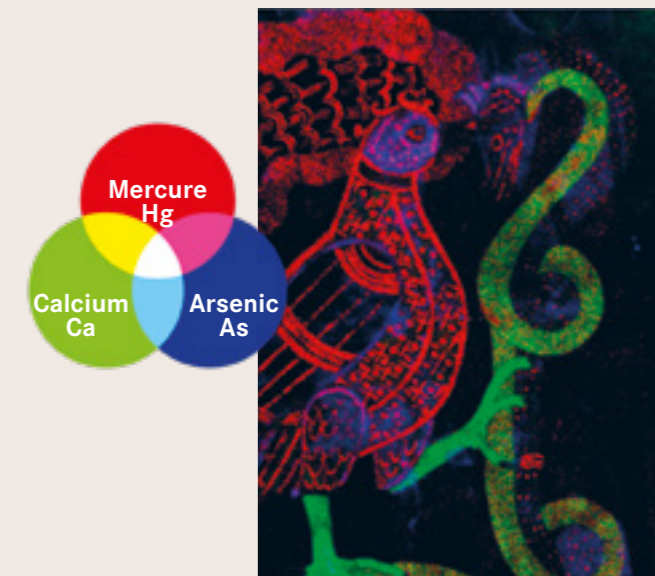
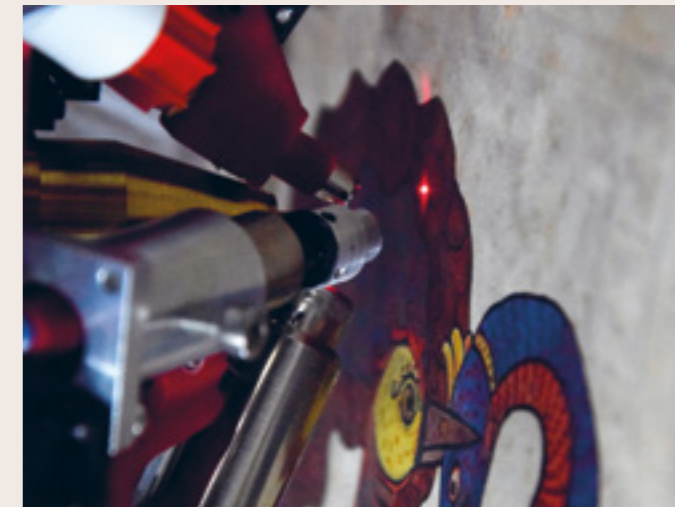
Ce nouvel outil, qui vient s'intégrer à un écosystème numérique en cours de construction à l'échelle nationale autour de la matérialité des œuvres, vise à établir des ponts entre sciences expérimentales et sciences humaines, pour mieux appréhender les objets dans leur environnement matériel, économique et culturel.

Charlotte Denoël



Ci-dessus
Oiseau combattant un serpent, peinture extraite du manuscrit du *Beatus de Saint-Sever*, XI^e siècle
BnF, Manuscrits

À droite
La fluorescence de rayons X permet d'analyser et d'identifier les matériaux qui composent les peintures du manuscrit du *Beatus de Saint-Sever*



Percer les mystères du *Beatus de Saint-Sever* grâce aux technologies de pointe

Si elles ont été abondamment étudiées et ont inspiré nombre d'artistes, les peintures aux couleurs vives du *Beatus de Saint-Sever*, célèbre manuscrit du XI^e siècle, continuent cependant de conserver une part de leur mystère. Comment s'est techniquement organisé le travail d'exécution des peintures ? Combien de peintres ont œuvré ? Comment les couleurs ont-elles pu conserver un tel éclat ? Ces questions ont motivé la campagne d'analyses physico-chimiques lancée par le Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF) avec la collaboration du Centre de recherche et de conservation rattaché

au Muséum d'histoire naturelle (CRC), sous l'égide de la Fondation des sciences du patrimoine. Les analyses font intervenir trois types de technologies : la tomographie en cohérence optique, pour rendre compte de la structure des couches colorées et de leurs épaisseurs ; l'imagerie hyperspectrale dans le visible et l'infrarouge, pour accéder à la réflectance des matériaux et identifier certaines espèces colorantes ; le mapping de fluorescence X et UV pour rendre compte de l'analyse élémentaire composant les matériaux et renseigner certains composés de nature organique et inorganique.

SUR LA PISTE DES PAPYRUS

Depuis 2020, le département des Manuscrits accueille Julien Auber de Lapierre, chercheur en histoire de l'art et spécialiste de l'Égypte ottomane. Bénéficiant d'un contrat postdoctoral dans le cadre d'un partenariat entre la BnF et le Collège de France, il travaille sur la collection papyrologique de la Bibliothèque, qu'il s'attache à replacer dans le contexte historique et social de sa constitution.

Derrière le bureau sur lequel s'empilent de grands volumes reliés contenant des registres d'archives de la Bibliothèque nationale datant du XIX^e siècle, Julien Auber de Lapierre précise d'emblée : « *Je ne suis pas papyrologue ! Le cœur de ma recherche, ce n'est pas la collection de papyrus en elle-même, mais son histoire.* » L'intérêt du chercheur pour le parcours des objets plutôt que pour les objets eux-mêmes, en ce qu'il révèle l'histoire des goûts et de la pensée, se marie chez lui à une fascination précoce pour l'Égypte.

L'attraction égyptienne

La découverte de l'Antiquité égyptienne au collège fait naître chez Julien Auber de Lapierre une passion pour l'histoire. Il apprend l'arabe au lycée, se spécialise en archéologie égyptienne à l'École du Louvre, effectue un master et une thèse à l'École pratique des hautes études (EPHE), en déplaçant peu à peu le spectre chronologique de ses recherches vers l'époque moderne et l'Égypte ottomane. Ses travaux sur les monastères égyptiens puis sur le peintre d'icônes Yuhanna al-Armani (1720-1786) le conduisent au Caire où il effectue des missions régulières pour l'Institut français d'archéologie orientale (IFAO). Il arpente la ville à la recherche d'icônes dans les églises, écume les bibliothèques – notamment celles des missions catholiques. « *Aujourd'hui je connais beaucoup mieux Le Caire que Paris, constate-t-il. J'ai eu la chance d'y vivre pendant un an. L'Égypte est un pays riche des cultures qui s'y sont succédé, et je m'y sens particulièrement bien.* »

De l'histoire de l'art à l'histoire des collections

Depuis une dizaine d'années, Julien Auber de Lapierre dirige au sein de l'IFAO un projet au Musée copte du Caire, où il travaille à l'établissement du catalogue des objets en bois – le musée présentant la particularité de définir ses départements de collections par types de matériaux. Il explique avoir accepté ce projet parce que la vie des collections muséales l'intéresse tout particulièrement et parce qu'il s'est attaché à l'histoire de ce musée privé, qui fut nationalisé en 1931 et qui renferme la plus belle collection d'art chrétien en Égypte.

Son champ de recherche a ainsi glissé de l'histoire de l'art vers l'histoire des collections, ce qui a conduit Jean-Luc Fournet, titulaire de la chaire Culture écrite de l'Antiquité tardive et papyrologie byzantine du Collège de France, à lui proposer de soumettre à la BnF un projet autour de l'histoire de sa collection de papyrus grecs et coptes. Moins connue que la collection de papyrus hiéroglyphiques dont on peut actuellement voir des spécimens dans l'exposi-

tion *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes* (voir p. 4), celle-ci compte plusieurs centaines de papyrus qui offrent un témoignage exceptionnel de la culture écrite dans l'Égypte post-pharaonique et le monde gréco-romain. « *Car le papyrus, ce n'est pas que le livre des morts en hiéroglyphes*, souligne le chercheur. *Il a aussi servi de support à des textes littéraires, des correspondances, des documents notariés : une charte de Dagobert I^{er} datant de 629 est écrite sur papyrus !* » Ces papyrus font l'objet d'un important projet d'étude qui associe le Collège de France, l'EPHE et le département des Manuscrits et qui s'est déjà traduit par le reconditionnement et la numérisation des pièces les plus fragiles.

Une enquête à plusieurs facettes

Le travail mené par Julien Auber de Lapierre sur la collection papyrologique grecque et copte du département des Manuscrits montre que son histoire, jusqu'à maintenant peu connue, est riche d'enseignements sur l'essor de



« LE CŒUR DE MA RECHERCHE, CE N'EST PAS LA COLLECTION DE PAPYRUS EN ELLE-MÊME, MAIS SON HISTOIRE »

l'archéologie qui a marqué le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. En dépouillant les procès-verbaux des réunions administratives de la Bibliothèque depuis la Révolution française jusqu'aux années 1930, en explorant les fiches et les correspondances des conservateurs de l'époque, le chercheur a rassemblé les pièces du puzzle que représente la constitution d'une collection. Il a retracé les différents dons émanant de voyageurs qui se sont rendus en Égypte, les achats à des particuliers ou en ventes aux enchères, comme celle qui a permis l'acqui-

sition du « grand papyrus magique » datant du IV^e siècle qui contient des formules magiques de protection écrites en grec. Son enquête, qui donnera lieu prochainement à la publication d'un livre, fait émerger une galerie de personnages marquants. On y croise l'ingénieur-géographe Edme François Jomard (1777-1862), qui prit part à l'expédition française d'Égypte de 1798 et créa ensuite le département des Cartes et plans de la Bibliothèque royale, le philologue Antoine-Jean Letronne (1787-1848), qui fut le pionnier des études papyro-

logiques en France, ou encore l'égyptologue Gaston Maspero (1846-1916) et l'archéologue Seymour de Ricci (1881-1942) qui contribuèrent tous deux à l'enrichissement des collections de papyrus de la Bibliothèque. À travers le prisme d'une collection, plusieurs histoires mêlées se font jour : celle d'une institution et de son fonctionnement, celles du marché de l'art et du développement de l'archéologie, mais aussi celle d'une fascination pour l'Orient en général, et pour l'Égypte en particulier.

Mélanie Leroy-Terquem

Julien Auber
de Lapierre
Photo Valérie Archeno

VOYAGE EN FONDS INCONNU

Sophie Bros, ancienne élève de l'ENS Lyon, est chargée de recherches documentaires au sein du département Littérature et art de la BnF depuis 2018. En parallèle de l'écriture d'une thèse de doctorat sur l'imaginaire des confins dans les romans d'aventures du XIX^e siècle, elle contribue à mettre en valeur un fonds peu connu de catalogues de libraires et d'éditeurs.

Chroniques : Comment avez-vous été amenée à travailler au sein du département Littérature et art ?

Sophie Bros : Après un parcours de lettres modernes et d'espagnol, j'ai cherché un sujet de thèse pluridisciplinaire qui mêle mon goût pour les arts visuels et pour la littérature du XIX^e siècle. Parallèlement, j'avais entendu parler du statut de chargé de recherches documentaires (CRD) : ces contrats de thèse proposés aux normaliens associent une université, où le doctorant est chargé d'un service d'enseignement, et une institution culturelle, où il doit effectuer 400 heures de travail par an durant quatre années. Après avoir passé du temps en master dans la bibliothèque de recherche du site François-Mitterrand, j'avais très envie de connaître les coulisses de la BnF. Les conservateurs du service du Livre et de la littérature française au département Littérature et art, à qui j'avais expliqué mon projet de thèse sur le roman d'aventures au XIX^e siècle, m'ont parlé du fonds Q10. J'ai alors affiné mon sujet en tenant compte des possibilités qu'offrait son exploration.

En quoi consiste le fonds Q10 et quel intérêt peut-il présenter pour les chercheurs ?

Il s'agit d'un fonds historique, unique en son genre, qui rassemble des catalogues de libraires et d'éditeurs français et étrangers entrés dans les collections par le biais du dépôt légal. Il est rangé par tranches chronologiques, dans un magasin situé au huitième étage de la tour des Lettres. La tranche A concerne les catalogues édités avant 1811, la tranche B les catalogues parus entre 1811 et 1924, et ainsi de suite jusqu'à la tranche F qui contient les plus récents. Au sein de chacune de ces tranches, le classement se fait par ordre alphabétique des noms d'éditeurs. À elle seule, la tranche B, sur laquelle je travaille,

contient des catalogues publiés par plus de 2 000 maisons d'édition, avec parfois plus de 250 fascicules par maison ! Avant mon arrivée, le fonds Q10 était incomplètement catalogué, donc difficilement exploitable par les chercheurs. Une partie de mes missions à la BnF consiste à cataloguer les fascicules publiés par les éditeurs les plus connus. J'ai été formée pour cela pendant six mois et, depuis, j'en ai catalogué plus d'un millier – mais je n'en suis qu'aux éditeurs dont les noms commencent par la lettre D ! Ce travail permet à la fois de rendre visible le fonds dans le catalogue général et d'en entamer la numérisation : aujourd'hui, près de 700 fascicules sont en ligne dans Gallica (c.bnf.fr/O7F).

C'est un fonds passionnant pour les chercheurs qui travaillent sur l'histoire de l'édition ou sur des auteurs méconnus. C'est aussi une ressource précieuse pour connaître l'édition *princeps* d'un texte, par exemple. Enfin, ces catalogues présentent un intérêt anthropologique ou sociologique : ils ouvrent des fenêtres sur une société donnée, son fonctionnement littéraire, son évolution esthétique.

Qu'est-ce que la connaissance de ce fonds a apporté à l'élabo-

ration de votre thèse sur l'imaginaire des confins dans les romans d'aventures publiés entre 1870 et 1930 ?

L'exploration du fonds Q10 m'a conduite à modifier à la fois mon projet et le corpus de textes sur lesquels je travaille. L'enjeu principal de ma thèse est de montrer comment la montée en puissance de la culture visuelle au XIX^e siècle influe sur la production littéraire de l'époque, en particulier sur la façon dont on écrit les descriptions de décors, d'actions, de personnages. J'ai choisi de centrer mon investigation sur le roman d'aventures qui, en tant que genre populaire, offre le miroir assez fidèle d'un imaginaire sociétal global. Au départ, je pensais travailler uniquement sur les romans d'aventures illustrés. Mais je me suis aperçue en explorant les catalogues d'éditeurs que les planches utilisées pour illustrer un roman étaient souvent réemployées pour d'autres ouvrages ou ajoutées *a posteriori*, parfois sans réel lien avec le texte, parfois juste pour illustrer la couverture. C'est comme ça que j'ai compris qu'il fallait prendre aussi en compte les romans non illustrés, qui sont traversés par le même imaginaire de l'ailleurs et des confins. D'autre part,



« CES CATALOGUES [...] OUVRENT DES FENÊTRES SUR UNE SOCIÉTÉ DONNÉE, SON FONCTIONNEMENT LITTÉRAIRE, SON ÉVOLUTION ESTHÉTIQUE »

l'analyse des catalogues d'éditeurs permet de mesurer le succès d'un ouvrage, en fonction du nombre de rééditions ou du choix de certains romans pour constituer des livres de prix ou d'étrennes. J'ai ainsi pu intégrer dans mon corpus des textes qui ont connu une certaine popularité, écrits par des auteurs aujourd'hui oubliés, comme Jules Lermina, José Moselli et Louis Bousenard, ou par des auteurs qui m'étaient inconnus, comme l'Anglais John Buncan dont les ouvrages ont été traduits au début du XX^e siècle. Et puis il y a aussi le plaisir de plonger dans la matérialité d'une société à une époque donnée : ces catalogues font véritablement voyager dans le temps !

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

À gauche
Sophie Bros
Photo Guillaume Murat

À droite
Page extraite du
catalogue de livres
d'étrennes de
l'ancienne Librairie
Furne publié en 1898
et conservé dans le
fonds Q10
BnF, Littérature et art



« La BnF, incroyablement multiple et actuelle »

Kevin Riffault était depuis 2019 directeur général adjoint et directeur de l'Administration et du personnel de la BnF. Depuis novembre 2021, il occupe le poste de directeur général, succédant à Denis Bruckmann, parti à la retraite. Dans un entretien pour *Chroniques*, il donne sa vision de l'établissement et de ses prochains défis.

Chroniques : Quel regard portez-vous aujourd'hui sur la Bibliothèque nationale de France ?

Kevin Riffault : Un regard émerveillé par l'étendue des missions de la BnF, la richesse de ses collections, les compétences, les savoirs et l'engagement exceptionnel de ses agents. En tant que Bibliothèque nationale, c'est une institution sans comparaison en France, unique par son modèle d'enrichissement continu des collections au travers du dépôt légal et une volonté de conservation pérenne qui ne vise rien moins qu'une forme d'éternité. Institution culturelle la plus ancienne du pays – avec une dimension historique très présente – la BnF

est aussi incroyablement multiple et actuelle du fait des fonds qu'elle abrite – depuis les manuscrits et imprimés jusqu'aux archives de l'internet en passant par la presse, la photographie, les cartes, les partitions, les antiques

ou les jeux vidéo. Avec des offres très larges pour de nombreux publics, elle concentre en son sein presque toutes les formes de création et de diffusion. Singulière, diverse et ancrée dans notre temps, la BnF est vraiment un continent hors du commun tout en étant profondément liée au monde qui l'entoure.

Quels sont les grands chantiers dans les années à venir ?

La première échéance, très proche, c'est évidemment le projet Richelieu. Après la clôture d'une très longue période de travaux, nous allons engager une nouvelle histoire avec le public, dans un lieu renouvelé, doté d'une offre inédite de lecture et de

culture. Le futur pôle de conservation à Amiens est une autre échéance historique majeure pour l'établissement, avec en 2022 la finalisation du programme et en 2023 la désignation de l'architecte, puis les opérations de préparation des collections pour leur transfert d'ici 2028. Mais sans attendre, nous allons mettre en place des coopérations culturelles avec les territoires des Hauts-de-France et travailler à préfigurer des actions autour de ce trésor démocratique qu'est la presse et qui va donner vie au Conservatoire national de la presse, composante majeure du futur pôle. Un troisième grand sujet est le dépôt légal numérique, qui a été doté par le Parlement d'une nouvelle assise légale fin 2021. Cette remarquable avancée, qui permettra la collecte systématisée des contenus nativement numériques de toute nature, nécessite aussi des évolutions fortes en termes d'outils et de méthodes pour absorber des flux de données très importants et les mettre utilement à la disposition des lecteurs et des chercheurs. Je dois insister, enfin, sur le besoin de pouvoir s'ajuster en permanence aux attentes et aux usages de nos publics, d'améliorer l'accueil, le confort des espaces, les modalités du service public. Dans le contexte de l'après crise sanitaire qui se profile, nous devons continuer symétriquement à travailler sur les enjeux humains de l'institution en tenant compte de l'évolution des métiers avec une exigence d'amélioration continue des conditions de travail.

Quels sont les aspects de votre métier que vous préférez ?

Je dois dire d'abord que j'ai, dans mes fonctions à la BnF, la chance d'occuper un poste dans lequel je suis en adhésion totale avec le projet porté. C'est une position très privilégiée,

partagée, je crois, par toute la communauté humaine de la maison et qui fait sa force depuis longtemps. Une autre chose que j'aime beaucoup, c'est de pouvoir articuler dans une même journée des plans d'activité très différents : travailler sur des dossiers structurants pour l'avenir de l'institution, résoudre des questions opérationnelles plus immédiates, côtoyer les collections et les publics. Je mesure chaque jour, aussi, le plaisir à travailler dans un climat intellectuel et humain très stimulant, où l'on trouve simultanément du savoir, de la profondeur, du sérieux – beaucoup – mais aussi – beaucoup également – de créativité, de gaieté et d'humour.

La BnF prépare actuellement la version 2022-2026 de son Contrat d'objectifs et de performance (COP) qui la lie à ses tutelles, le ministère de la Culture et le ministère de l'Économie et des Finances : qu'est-ce que ce document représente pour l'établissement ?

Le COP n'est pas seulement destiné à régler les relations entre un établissement et ses tutelles. Lors de la préparation interne du contrat, c'est d'abord un outil de prospective, d'intelligence collective et de partage. Une fois établi, il permet de disposer d'une feuille de route publique qui présente les grands objectifs et orientations de l'institution en les adossant à un projet stratégique commun. Cette démarche fournit à chacun des agents de la BnF une vue complète de l'action et de la vision de l'établissement, et une boussole actualisée pour son propre domaine d'action. Elle doit aussi donner de la lisibilité et du sens à tous les partenaires et usagers de l'institution. © **Propos recueillis par Sylvie Lisiecki**

Kevin Riffault,
directeur général
de la BnF
Photo BnF

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle

Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel

Directeur général
Kevin Riffault

Délégué à la communication
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Jean-Marie Compte
Muriel Couton
Marie-Caroline Dufayet
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Anne Pasquignon

Alexandrine Monnier
Céline Leclaire
Bruno Sagna

Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem

Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dalloc
Karine Moreaux

Conception graphique
Jérôme Le Scanff

Réalisation
Claire Ardent
Laëtitia Giocanti

Iconographie
Nathalie Russo

Production photo
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro :

Mathias Auclair
Musique
Thomas Cazentre
Manuscrits
Héloïse Conés
Estampes et photographie
Pauline Darleguy
Philosophie, histoire, sciences de l'homme
Guillaume Delaunay
Manuscrits
Charlotte Denoël
Manuscrits
Maxence Hermant
Manuscrits
Emmanuelle Kabala
Littérature et art
Loïc Le Bail
Estampes et photographie
Olivier Loiseaux
Cartes et plans
Véronique Meunier
Arts du spectacle

Éric Mougnot
Philosophie, histoire, sciences de l'homme
Jean-Baptiste Raze
Arts du spectacle
Charles-Éloi Vial
Manuscrits

Remerciements :
Guillemette Andreu-Lanoë
Julien Auber de Lapierre
Hélène Blais
Sophie Bros
Vanessa Desciaux
Frédérique Hall
Caroline Hoinville
Louis Jaubertie
Étienne Manchette
Ève Menei
Cheng Pei
Kevin Riffault
Agnès Simon-Reecht
Gennaro Toscano
Hélène Tromparent-de Seynes

Hélène Virenque
Jean-Rodolphe Zanzotto

Impression
Imprimerie La Galiote-Prenant
Vitry-sur-Seine

ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à chroniques@bnf.fr

Crédits photographiques

Couverture (1^{ère} et 4^e) : BnF ; 4 à 6 : BnF ; 7 : Photo © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Michel Urtado ; 8 : BnF ; 9 : BnF Éditions ; 10h : BnF ; 10b : Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Christian Larrieu ; 11 : BnF ; 13 : BnF ; 14 : BnF / Société de géographie ; 15 : BnF Éditions ; 16 et 17 : BnF / Société de géographie ; 18-19 : Stanley Greene / Noor Images ; 23 : Daniel Cande / photo BnF ; 24h : BnF - Coll. Sabine Zlatin / Maison d'Izieu ; 24b : BnF Éditions ; 25 : CNCS / Florent Giffard ; 27 et 28 : BnF ; 29 : Susanne Kronholm ; 30 à 34 : BnF ; 35 : Granger / Bridgeman Images ; 36 : Photo Josse / Bridgeman Images ; 38 : Miguel A. Padriñan / Pexels ; 41g : BnF ; 41hd et hb : Thomas Calligaro / C2RMF ; 45d : BnF

